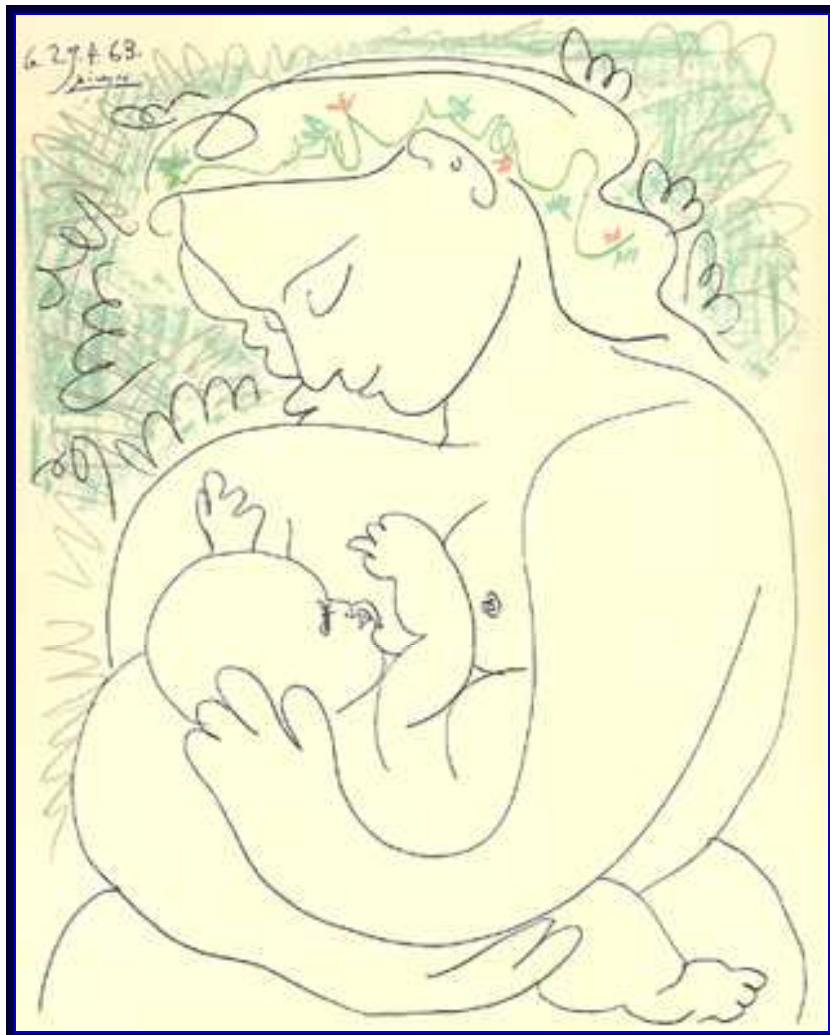


La femme dans l'univers romanesque de Michel Houellebecq



Pablo Picasso « *La maternité* » Lithographie 1963

Victoria Déodato

Master 1^{ère} année Lettres Modernes
Directeur de recherche : **Bruno Viard**

SOMMAIRE

INTRODUCTION	4
PREMIERE PARTIE : LA PERTE DE LA FEMME, OU HOUELLEBECQ, LE FEMINISME ET MAI 68	6
A) La femme préféministe	6
a / La femme un animal domestique ?	7
b / La possibilité du couple	9
c / Les grands-mères des <i>Particules élémentaires</i>	10
B) La société des trente glorieuses : les enfants des féministes et de mai 68	13
a / Mini jupes et malentendus	14
b / Annabelle, Valérie, Christiane : des femmes libres	15
c / Raphaël Tisserand et Catherine Lechardoy : les rencontres impossibles	19
C) Les petits enfants des féministes	21
a / Esther : la rançon de l'individualisme	22
b / Des enfants ennemis, étrangers	23
c / Adjila, la complice silencieuse	24
DEUXIEME PARTIE : LA PERTE DU COUPLE OU HOMMES ET FEMMES DANS LA TOURMENTE DE LA CONCURRENCE ET DE L' INDIVIDUALISME	26
A) Parallèle entre libéralisme économique et libéralisme sexuel	27
a / Brigitte Bardot et la compétition sexuelle	28
b / Une société érotique publicitaire	30
c / L'amour comme résistance	31

B) <i>Plateforme</i>, ou le corps est une marchandise	
comme les autres	32
a / La chair du profit	32
b / La frustration et le désir	34
c / Oôn, prostituée	35
C) Solitude et vieillissement	36
a / L'illusion de l'éternelle jeunesse	37
b / « Tout cela allait très mal finir »	39
c / Des mots crus	40
TROISIEME PARTIE : LA PERTE DE LA MERE,	
OU LA MATERNITE COMME ABSENCE	41
A) Amour et amour maternel	42
a / La mort du désir	42
b / Qui songe à fonder une famille ?	44
c / Les mères d'antan	45
B) La peur de l'abandon et l'impossibilité	
de bonheur	46
a / L'amour, un mystère frappé de mort	46
b / La vie comme un malheur	57
c / Des relations manquées	48
C) La mère dans <i>Les particules élémentaires</i>	49
a / Une mère qui vit sa vie, des fils qui vivent sa mort	49
b / Une mère qui goûte des expériences	51
c / Le besoin d'amour	53
CONCLUSION	55
BIBLIOGRAPHIE	57

INTRODUCTION

« Je comprends la femme. » (*Possibilité*, p 57)

Haï par les uns, idolâtré par les autres, Michel Houellebecq est le curieux prototype de l'écrivain français contemporain incompris. Totalement ancrée dans notre époque, son œuvre en est à la fois le miroir et le repoussoir. Michel Houellebecq ne supporte plus les hommes, et promène son chien, réceptacle de toute son affection. Mais Michel Houellebecq déteste-t-il aussi les femmes ? Oui, s'écrient les féministes. Non, protestent les femmes. Ses quatre romans ont, chacun à leur façon, matière à prouver qu'elles ont toutes raison. Mais il est possible de nuancer le propos : Houellebecq n'aime pas les féministes, mais il aime les femmes. Houellebecq rejette les mères soixante-huitardes et leur individualisme, mais garde toute sa tendresse pour les grand-mères dévouées, les femmes généreuses. Houellebecq dénonce le libéralisme économique, et son corollaire : le libéralisme sexuel. Dans le monde de la compétition, sexuelle ou économique, hommes et femmes sont tous deux les grands perdants. Quel rapport y a-t-il entre le libéralisme et l'amour ? Mais, il n'y a plus d'amour possible, répond Houellebecq, il ne reste que le plaisir. Il n'y a plus rien à sauver de cette humanité souffrante. Hommes et femmes sont seuls. Autant promener son chien. L'image de la femme dans l'œuvre de Houellebecq est, pour les uns, trop teintée de chair : on n'est pas loin de l'étal de boucherie. La sexualité, elle, est souvent réduite à un plaisir très égoïste masculin : la fellation. Pour les autres, l'image de la femme chez Houellebecq ce sont aussi ces portraits magnifiques d'amoureuses certes touchées par la tragédie : maladie, attentat, solitude, mais qui éclairent l'œuvre de leur amour, malgré tout. Il y a des descriptions aussi de femmes médiocres, égoïstes. Les femmes, dans l'univers houellebecquien, peuvent se révéler aussi ridicules et mauvaises que les hommes. Mais quand on fait le compte, les vrais personnages rayonnants et généreux sont des femmes. Pourquoi ces femmes trouvent-elles grâce à ses yeux ? Et pourquoi les autres sont-elles méprisées ?

A travers les quatre romans de Houellebecq : *Extension du domaine de la lutte*, *Les particules élémentaires*, *Plateforme* et *La possibilité d'une île*, l'analyse du rapport hommes / femmes et quelques portraits de personnages féminins permettent de mettre en exergue à la fois

l'ambiguïté de Houellebecq, qui peut justifier le rejet par les féministes de son œuvre, et la complexité de son regard sur une humanité qu'il rejette autant qu'il la plaint. Pour étudier ces deux aspects, le fil conducteur du plan en trois parties sera l'idée de la perte : celle de la femme, pour l'homme, avec 68 et le féminisme, celle du couple, avec le triomphe du libéralisme et de l'individualisme, et celle de la mère, avec une réflexion sur l'image de la maternité dans ces quatre romans. Le féminisme et 68 ont en effet donné naissance à une autre femme. L'homme a dû faire le deuil de cette image qui correspondait à celle de sa mère, voire de sa grand-mère. Cette perte s'est faite sur fond de bouleversements technologiques, de hausse du niveau de vie, de liberté de mœurs. Ces dernières décennies, après la chute du mur de Berlin, le libéralisme triomphe, avec son cortège d'agressivité économique, de fractures sociales, de libre concurrence sauvage. Modèle économique incontesté et même accompagné par les sociaux démocrates. Le couple en proie aux tentations, à la concurrence, à la frustration, plie et rompt. Après une nouvelle femme, apparaît un nouveau couple : celui qui se sait toujours en sursis, provisoire, sans ancrage. La solitude semble le lot commun d'une foule de gens moyens et sans espoir. La femme est libre, mais seule. Pour l'homme, la rencontrer tient du miracle. Et si la vision du monde de Houellebecq, sa vision de son rapport homme / femme, découlait aussi d'une perte fondamentale : celle de sa propre mère? On ne peut pas séparer les sentiments masculins de l'histoire des petits garçons. Houellebecq a vécu son enfance comme celle d'un enfant abandonné par sa mère. Un monde sans chaleur ni tendresse, hormis quelques moments fulgurants avec quelques femmes aimées et aimantes, n'est-il pas le reflet de ce manque définitif de la chaleur et de la tendresse des origines ?

PREMIÈRE PARTIE

La perte de la femme : Houellebecq, le féminisme et mai 68

« *La liberté des autres étend la mienne à l'infini* »

(Michel Bakounine)¹

Il est difficile de savoir ce que pense vraiment Houellebecq. Ce qu'il fait dire à ses personnages, est-ce ce qu'il pense ? A-t-il envie de démontrer quelque chose, ou se contente-t-il simplement de faire un constat ? On ne peut s'empêcher de faire un parallèle entre sa biographie et ses romans : comme s'il écrivait au fur et à mesure de ce que l'âge et l'évolution de la société lui enseignent. Mais à quelle image de la femme Houellebecq fait-il allusion ? Qui est-elle ? Comment vit-elle en relation avec lui ? Et qu'en a fait la société moderne et post-moderne ?

Dans les quatre romans de Houellebecq, il est question de notre époque. Il la montre en la racontant, de ses origines à nos jours. Notre société est celle de l'occident, de l'après-guerre, de la démocratie, de la libération des mœurs, de la libération de la femme, de 68 et, depuis ces dernières années, depuis la fin du bloc de l'Est, celle du libéralisme économique étendue à toute la surface du globe. Les héritiers de 68 ont fait de la liberté le fondement de toute relation humaine. Houellebecq apparaît comme l'observateur à la fois cynique et désespéré de ce monde-là qui parlait de libération et a récolté d'autres aliénations.

A) La femme préfémiste

¹ Cité dans *Les particules élémentaires*, p 98

Il est piquant de constater que cette « libération sexuelle » a parfois été présentée sous la forme d'un rêve communautaire, alors qu'il s'agissait en réalité d'un nouveau palier dans la montée historique de l'individualisme. Comme l'indiquait le beau mot de « ménage », le couple et la famille représentaient le dernier îlot de communisme primitif au sein de la société libérale. La libération sexuelle eut pour effet la destruction de ces communautés intermédiaires, les dernières à séparer l'individu du marché. Ce processus de destruction se poursuit de nos jours. (*Particules*, p 116)

Séparation, destruction, ces deux mots résument le drame vécu par Michel et Bruno, les frères séparés et détruits des *Particules élémentaires*. Elevés loin de l'oasis rassurant du vieux ménage traditionnel, Houellebecq les représente comme la preuve littéraire de la casse engendrée par la libération sexuelle.

a / La femme, un animal domestique ?

Comment le couple se débrouillait-il avant ? Le poids des traditions, des mimétismes sociaux et moraux, mettait l'ensemble de l'humanité masculine et féminine dans une sorte de discrimination positive : le mariage était en quelque sorte un minima social. L'organisation autour de cette simple donnée : un couple, une famille pour la vie, faisait en sorte que les non performants sexuels ne perdent pas tout au profit des performants sexuels qui, eux, dans un état de libéralisme total, auraient toutes les femmes, ou tous les hommes... Houellebecq semble nous proposer de réfléchir, finalement, à la mise en place d'une sociale démocratie amoureuse : il en faut pour tout le monde. Sinon, que reste-t-il aux pauvres, aux non performants sexuels, aux individus moyens chers à son cœur ? Cela était plus ou moins consciemment prévue par les sociétés traditionnelles, conservatrices, certes, lourdes et pesantes, mais, dans le fond, protectrice contre le « darwinisme » sexuel qui caractérise la société moderne. Et le partage au sein du couple laisse quelque chance au bonheur : celui qu'un homme peut offrir à une femme.

Le bienfait de la compagnie d'un chien tient à ce qu'il est possible de le rendre heureux ; il demande des choses si simples, son ego est si limité. Il est possible qu'à une époque antérieure les femmes se soient trouvées dans une situation comparable – proche de celle de l'animal domestique. Il y avait sans doute

une forme de bonheur domestique lié au fonctionnement commun, que nous ne parvenons plus à comprendre... (*Possibilité*, p 11)

Une femme, un chien ? Voilà un parallélisme inquiétant, provocateur. A faire hurler les féministes, et toutes les femmes. Et tous les humains, après tout... L'expression « animal domestique » est doublement scandaleuse : non seulement la femme semble renvoyée à la maison, mais en plus elle est ravalée au rang du chien. Certes, le meilleur ami de l'homme. Ce sont ces expressions provocatrices qui rendent Houellebecq si ambigu. On a beau se dire qu'il a pour son propre chien Clément un attachement que celui-ci lui rend bien, en bonne bête qu'il est, il lance le bouchon un peu loin. Il affirme aussi qu'« à travers les chiens nous rendons hommage à l'amour, et à sa possibilité. » (*Possibilité* p 190) A défaut d'amour ainsi partagée avec une femme, il reste celui du chien... Triste constat.

Houellebecq reconnaît aux femmes une supériorité morale incontestable.

Trente ans après, il ne pouvait une fois de plus qu'aboutir à la même conclusion : décidément les femmes étaient meilleures que les hommes. Elles étaient plus caressantes, plus aimantes, plus compatissantes et plus douces; moins portées à la violence, à l'égoïsme, à l'affirmation de soi, à la cruauté. Elles étaient en outre plus raisonnables, plus intelligentes et plus travailleuses. (...) un monde composé de femmes serait en tous points infiniment supérieur... (*Particules* p 164,165)

Les hommes sont présentés comme les responsables de la violence, de la souffrance, du chaos de l'histoire humaine. Houellebecq nous donne-t-il une image idéalisée de la femme ? Ou une image ringarde d'une femme effacée, sacrifiée, celle-là même que les féministes voulaient non seulement changer mais aussi effacer des tablettes de l'histoire ? On n'est pas bien loin de l'animal domestique dans ce passage aussi... Certaines féministes n'ont pas hésité, dans les années 70, à construire le même type de hiérarchie que celle proposée par Houellebecq : la femme est supérieure à l'homme. Comme si les deux ne pouvaient impunément se trouver face-à-face. Il faut un vainqueur. Et ce vainqueur est la vaincue d'hier, la soumise d'hier, la sacrifiée célébrée pour son abnégation par l'auteur des *Particules*. Rien n'est simple. Houellebecq ne souhaite pas que la femme soit dans une position sociale inférieure. Il en appelle simplement à l'amour, celui qui ne se nourrit pas de l'ego mais de l'autre. Il semble donc parler comme un féministe en reconnaissant la supériorité de la femme, mais le terrain sur lequel il se place n'est pas celui des féministes : les intégristes issues des mouvements de 68, ne s'appuient pas sur l'amour maternel, l'abnégation. Au contraire, elles se rapprochent, selon Houellebecq, des valeurs dites masculines: le pouvoir et l'individualisme.

Ainsi, dans *Plateforme*, le héros regrette que les femmes aient changé : « C'est vraiment rare les femmes qui éprouvent du plaisir et qui ont envie d'en donner... » (p 153) puis plus loin « Les femmes peuvent s'adapter aux valeurs masculines... C'est mal parti... » (p 154) Les hommes houellebecquiens n'ont pas de force physique, ils ne sont pas particulièrement performants sexuellement, ils ne s'inscrivent pas dans cette « virilité. » Ils sont assoiffés de chaleur humaine, de tendresse. De partage. Ils ne promènent pas leurs pectoraux. Ils dérivent au gré de leur soif d'amour. Les femmes les accueillent, ou les repoussent. Dans *Extension du domaine de la lutte*, aucune femme ne vient ouvrir ses bras sur les deux héros solitaires dont l'un, Raphaël Tisserand, mourra puceau. Les femmes ont disparu en tant que partenaires possibles pour ceux qui sont en dehors de la compétition de la séduction.

b / La possibilité du couple

Houellebecq aime les femmes dans ce qu'elles ont de maternel : le don de soi, l'envie de faire plaisir à l'autre. Si on doit chercher dans son œuvre quelques traces de sa propre vie, il est intéressant d'observer que Houellebecq a trouvé chez ses grand-mères les qualités maternelles qu'il n'a pas pu recevoir de sa mère. L'enfant se souviendra de la douceur de ses femmes, tout entières attentives au bien-être de leur petit fils.

Si Esther, la jeune amante de *La possibilité* fait tant souffrir le héros, c'est qu'elle est définitivement égoïste. Certes, elle donne du plaisir sexuel. Mais donne-t-elle du plaisir amoureux ? Curieusement, on retrouvera Esther à 50 ans plutôt apaisée. En néo humaine, elle est redevenue plus féminine. Plus humaine, serait-on tentée de dire... Mais cette nouvelle Esther n'est plus tout à fait une femme : elle ne sait plus rien du sacrifice maternel, ou du rejet des hommes. Elle ne sait qu'elle-même, toujours recommencée. Indifférente à jamais à l'altérité. La femme avant le féminisme est présentée par Houellebecq comme un être tout entier voué à l'autre, et à son devoir envers ce que la société attend d'elle. Devoir, altérité ? Kant et Levinas ? Paroles de moraliste ? L'ambiguïté houellebecquienne se trouve aussi dans cette prétention à dénoncer le cynisme et défendre la simplicité de ces êtres qui se vouent aux autres. Cet épanchement est comme une larme au coin de l'œil de celui qui, désespéré et rigolard, ricane sur l'humanité et s'apitoie sur elle en même temps. Que cette humanité soit

féminine ou masculine. Cette envie de l'aimer s'accompagne inexorablement de cette certitude de ne plus en être capable.

La référence à un modèle de couple qui se passe de la frénésie sexuelle pour construire une relation dans la durée est évoquée aussi par Houellebecq. C'est au moment où le narrateur songe au couple qu'il est en train de former avec Valérie, cette femme quasi miraculeuse qui lui offre à la fois plaisir et amour sur un plateau, qu'il réfléchit ainsi sur la possibilité de conserver un couple sur d'autres bases que le sexe.

Je savais que le désir s'émousse plus vite au sein d'un couple constitué. Mais il s'émousse de toute façon, c'est une loi de la vie ; et il est peut-être possible, alors, d'atteindre une union d'un autre ordre- beaucoup de personnes, quoi qu'il en soit, l'ont pensé. (*Plateforme* p 187)

.Michel, le héros tranquillement triste de *Plateforme*, semble disposé à y croire. Dans *La possibilité*, Daniel, le futur clone, n'a plus cet espoir.

La disparition de la tendresse suit toujours de près celle de l'érotisme. Il n'y a pas de relation épurée, d'union supérieure des âmes, ni quoi que ce soit qui puisse y ressembler, ou même l'évoquer sur un mode allusif. (*Possibilité*, p 74)

Jusqu'au moment de la libération sexuelle et des transformations de la société, jusque dans les années 50, voire 60, la base du couple était aussi la base de la famille : on ne divorçait pas, pour les enfants, parce que les femmes n'avaient pas d'indépendance financière, parce que le poids moral de l'église catholique se faisait encore sentir. Parce qu'il n'était pas encore question de penser à son épanouissement personnel : il fallait d'abord penser à celui des enfants, et leur équilibre dépendait de l'équilibre de la famille, donc du couple. Il semble que Houellebecq ait non le regret de ce temps mais la sourde intuition que cet équilibre-là n'était pas aussi ringard que le monde moderne a bien voulu le laisser entendre. Il a été possible pour des millions de gens de vivre en couple toute leur vie. Lorsqu'il rappelle que le « beau mot de ménage » (*Particules*, p 116) était donné à ce type d'alliance, dernier vrai vestige d'un type de vie vraiment communautaire, voire communiste, n'exprime-t-il pas la nostalgie de ce possible-là ?

Le portrait de la grand-mère de Michel dans *Particules*, qui peut aussi être celui de la grand-mère véritable de Houellebecq, est révélateur de la part moins connue de la personnalité de l'écrivain. Les mots employés sont d'une simplicité bienveillante et sincère :

(...) des êtres humains qui travaillaient toute leur vie, et qui travaillaient dur, uniquement par dévouement et par amour ; qui n'avaient cependant nullement l'impression de se sacrifier, qui n'envisageaient en réalité d'autres manières de vivre que de donner leur vie aux autres dans un esprit de dévouement et d'amour. En pratique, ces êtres humains étaient généralement des femmes.

(*Particules*, p 91)

Ces quelques lignes précèdent de peu la mort de la grand-mère, et, tout à la fin du chapitre, la description du chagrin quasi animal et muet de Michel, dont on peut imaginer qu'il est aussi, à ce moment, Michel Houellebecq lui-même.

Qui est cette femme ? Une travailleuse, une femme simple. Pour qui les enfants ont besoin d'une vie équilibrée, tranquille, garantie par la bienveillance de l'adulte. Il y a comme un calme, une sérénité, entre ce moment où l'enfant arrive chez sa grand-mère, et cette scène terrible où le père de Michel, séparé de sa femme, découvre chez elle son fils, « glissant de temps en temps dans une flaque d'urine ou d'excréments. » (*Particules*, p 30) « Dans la chambre de Janine, un grand barbu, visiblement ivre ronflait en travers du lit. » (p 30) Janine, la mère terrible des *Particules*, pendant ce temps, est « gone to the beach... » (p 30) Le constat est terrible : sexe, égoïsme, et abandon d'un très jeune enfant. Dès la page 31, donc très peu de temps après cette vision glauque, Houellebecq décrit la vie tranquille et équilibrée du petit garçon rapatrié à Charny, chez sa grand-mère. « Souvent aussi, il part à vélo dans la campagne. Il pédale de toutes ses forces, emplissant ses poumons de la saveur de l'éternité. L'éternité de l'enfance est une éternité brève, mais il ne le sait pas encore. » Le cours normal des choses de l'enfance a repris grâce au dévouement de la grand-mère. Et tout est encore simple : la lecture de *Pif le chien*, ou du *Club des cinq*. « Depuis toujours il est le premier dans toutes les matières ; naturellement sa grand-mère en est fière. » (*Particules* p 33) Un bon élève, une grand-mère attentive : l'équilibre, pour un temps. Seulement pour un temps.

Bruno, le demi-frère de Michel dans les *Particules*, est aussi élevé par sa grand-mère, pied-noire immigrée à Marseille « Tous les soirs, elle venait le chercher. Il avait honte en voyant cette petite vieilles, cassée, sèche, qui le prenait par la main. Les autres avaient des parents ; les enfants de divorcés étaient encore rares. » (p 40) Cette grand-mère mourut lorsqu'il était

encore enfant, mais le jeune Bruno longtemps continua de « converser » avec elle. « Lorsqu'il fut reçu à l'agrégation de lettres modernes, il commenta longuement ses notes avec elle ; à l'époque, (...) il avait acheté deux boîtes de crème de marrons ; ce fut leur dernière conversation. » (p 42)

C'est avec elle que Bruno partage sa réussite universitaire. Elle seule. Absente, mais toujours présente dans sa vie. L'autre absente, pourtant vivante, la mère, n'a pas droit à ses pensées. Bruno comme Michel, ont connu l'amour maternel grâce à ces vieilles femmes qui sont dans la culture d'autrefois. Le contraste avec Janine, la mère de ces deux enfants solitaires, est d'autant plus fort. Houellebecq rend hommage à ses propres grand-mères, et règle ses comptes avec sa mère. L'acte d'accusation est posé : tandis que la femme libérée multiplie égoïstement les expériences diverses, les enfants grandissent avec ce manque que seul l'affection désintéressée des grand-mères comblera temporairement.

« Sa mère essaierait de le prendre en vacances de temps à autre. Bruno n'avait pas d'objection (...) De toutes façons, la vraie vie, c'était la vie avec sa grand-mère. » (*Particules* p 43)

Le constat n'est pas simple, et l'obligation de bonheur dans lequel nous plonge la société post-moderne brouille les pistes. La femme, seule face au choix, se trouve en face d'un homme aussi seul qu'elle, que les frustrations engendrées par la débauche des désirs rend à la fois dépassé et vorace. Le regard triste des héros masculins houellebecquiens contemple la fin d'un type d'humanité, tranquille et rassurante, droite dans ses bottes. Ce bonheur conforme aux valeurs traditionnelles, qui mettent non pas l'individu au centre de tout, mais sa relation aux autres : son conjoint, ses enfants, et même la société, est qualifié de bourgeois, raillé par les soixante-huitards, et combattu par les féministes. Elles y voyaient la soumission de la femme à l'autorité de l'homme - ce qui, légalement, n'était pas faux - et un sacrifice perpétuel à la famille.

Dans son ouvrage, *Mai 68, l'héritage impossible*, Jean Pierre Le Goff tend à démontrer que la volonté du MLF de pouvoir disposer librement de soi-même, bascule ainsi dans le fantasme de la toute puissance. S'affirme alors la figure d'une individualité qui ne devrait rien à personne, aux générations antérieures comme aux générations futures. »¹ Il précise que selon lui « l'utopie féministe est fondée sur la négation d'une dimension anthropologique fondamentale qui fait que l'être humain n'est pas cette existence individuelle qui pourrait s'arracher impunément de tout lien avec la nature et dépendance à autrui (...) Il s'agit de

¹ Jean Pierre Legoff, *Mai 68, l'héritage impossible*, La Découverte et Syros, Paris, 1998, p 318

supprimer le monde du devoir. (...) Cet acharnement, poursuit Le Goff, s'insère dans le mouvement d'émancipation et le fait sombrer dans le nihilisme¹. »

B) La société des trente glorieuses et les enfants des féministes

Les « trente glorieuses », cette période d'avant l'irruption de la crise économique à la fin des années 70 dans les pays développés, est caractérisée par la hausse du niveau de vie, des protections sociales, des progrès techniques, et des libertés sexuelles. Féminisme, divorce, pilule, partage des tâches ménagères, la femme trouve une place qu'elle n'a jamais occupée jusque là dans l'histoire de l'humanité : elle travaille, elle choisit d'avoir un enfant quand elle le veut, elle fait du sport, et bronze au Club Med.

Le mouvement féministe n'est pas vraiment né en 68, mais il a trouvé appui sur ces événements qui ont précipité l'ouverture de la société dans tous les domaines de la libération, pour se radicaliser. Du moins pour ce qui en concerne une minorité agissante et visible. Celle-ci refuse le mariage et la reconnaissance paternelle, dans un but clairement exprimé de préserver à la fois la femme et l'enfant de la domination des hommes. Ce féminisme s'inscrit dans cette double démarche : reconnaissance des droits des femmes (travail, sexualité, droits égaux) et un certain égoïsme - moi, mon plaisir, quand je veux, avec qui je veux- qui s'apparente à l'individualisme et au libéralisme puisqu'il s'appuie sur la liberté sans entraves. Quelles ont été les conséquences, dans les romans de Houellebecq, de ce type de féminisme ? C'est la fin du couple, la fin du dévouement gratuit, les jeunes femmes qui choisissent et se moquent des perdants, les femmes mûres qui se prennent pour des jeunes. C'est nécessairement le refus de la vieillesse, puisqu'il y a concurrence avec les jeunes fille. C'est la non rencontre avec l'homme, considéré comme un ennemi qui a de toutes façons de mauvaises intentions. En fait, on pourrait se dire que Houellebecq pose un regard consterné sur le féminisme non pas en tant que mouvement qui s'inscrit dans une avancée des droits des femmes, mais en ce qu'il a ouvert la boîte de Pandore de l'individualisme, du plaisir égoïste et du rejet de la différence, c'est-à-dire du rapport à l'homme.

¹ *Opus cit.* p 318

a / Mini jupe et malentendus

La libération sexuelle a libéré le sexe, et n'a pas pour autant libéré les individus. Les rapports hommes femmes se font et se défont : méfiance de l'un par rapport à l'autre, peur de la femme vue comme toute puissante sur sa vie dans le domaine de la procréation, du travail, de la sexualité. Repli des femmes sur la solitude car il y a cette déception vis-à-vis des hommes qui ne sont jamais à la hauteur, à laquelle s'ajoute la frustration perpétuelle de ne jamais être soi-même aussi à la hauteur. Rançon du féminisme ?

Le féminisme n'est donc pas accusé d'être au principe d'une libération de la sexualité, mais tout au contraire de mettre en péril la sexualité (à vrai dire, l'hétérosexualité). Sans doute l'individualisme féministe contribue-t-il au partage entre sexe et procréation ; mais en même temps, dès lors qu'il parle de droits et d'égalité, il menace les hommes d'impuissance, et les femmes de frustration.¹

Impuissance, frustration, et malentendus. La minijupe, symbole de ces années de libération, est appelée à jouer un rôle tragique dans le destin amoureux de l'un des personnages principaux des *Particules*. D'ailleurs, un chapitre entier des *Particules* s'intitule : « *Tout est la faute de Caroline Yessayan*. » (p 51) Et de sa minijupe. Bruno, le demi-frère de Michel, est un enfant malheureux, élevé loin de sa mère, maltraité en pension par les autres garçons, en mal de tendresse, légèrement obèse, marié puis divorcé. Professeur de français troublé par ses jeunes élèves, il traîne derrière lui cette impossibilité d'aimer, et cette avidité de sexualité désespérée et désespérante. L'amour d'une femme, Christiane, alors qu'ils auront tous deux quarante ans et raté jusque là leur vie respective, lui redonnera un peu d'espoir. Mais il y a la mort. Et il ne restera plus que l'asile psychiatrique. La minijupe de Caroline Yessayan est le point de départ d'une relation à la femme marquée du sceau du malentendu.

« La tendresse est antérieure à la séduction, précise Houellebecq dans ce même passage, c'est pourquoi il est si difficile de désespérer. » (p 51) Bruno est alors un petit collégien solitaire, qui commence à s'intéresser aux filles. Caroline Yessayan est une jeune fille de son âge, douce et timide. Mais elle porte une minijupe. Et quand au cinéma, Bruno voudra simplement toucher Caroline assise près de lui, c'est sur sa cuisse qu'il mettra la main, pas sur son bras. Elle la repoussera. « En posant la main sur la cuisse de Caroline Yessayan, Bruno la demandait en fait pratiquement en mariage. » (p53) Caroline Yessayan n'a pas l'âge

¹Eric Fassin "Le roman noir de la sexualité française", *Critique* (numéro spécial "Eros 2000", 637 - 638, juin - juillet 2000, pp. 604 - 616)

d'assumer la minijupe. Elle ne veut pas de relations sexuelles. Elle est une enfant aux jambes de femmes. La lecture des magazines pour jeunes filles « donnaient des réponses floues, contradictoires » (p 55) sur les relation filles / garçons. Bruno est désorienté, et le sera pour la vie. « Après ce premier échec (...) tout devenait beaucoup plus difficile. » (p 53) Le geste maladroit de Bruno a empêché le début d'une relation. Un petit morceau de tissu a compliqué le rapport homme / femme. Pour Bruno, c'est le basculement « dans un vide navrant » (p 53) Houellebecq résume la tendance de l'époque, c'est-à-dire du début des années 70 : contestation du capitalisme mais aussi « destruction des valeurs morales judéo-chrétiennes, apologie de la jeunesse et de la liberté individuelle. » (*Particules*, p 55) Cette génération se situe dans la période où le mariage de raison a été remplacé par la mariage d'amour, mais où émergent en même temps les idées de liberté sexuelle, de développement personnel, le divorce, la mise à bas de la représentation traditionnelle de la famille... Difficile, pour les jeunes filles de faire le tri. Mais la blessure, pour Bruno, sera définitive.

Au chapitre *L'impossible amour* de son ouvrage sur 68, Le Goff décrit l'idéologie féministe post soixante-huitarde comme une logique de « perpétuelle frustration¹. » Il s'agit de « faire du désir une machine de subversion de l'ordre social². » Les héros houellebecquiens vivent dans une société qui expérimente cette idéologie : elle se croyait anticapitaliste, mais elle s'inscrit parfaitement dans le libéralisme qui excite le désir et joue avec les frustrations pour pousser à toujours plus de consommation.

Le Goff conclut :

Par rapport à la tradition humaniste, le renversement se veut total...Il entend s'affranchir de toute perspective évaluatrice de la vie, qu'elle se réclame de la religion, de la philosophie, de la morale, de la société ou de l'histoire. L'apologie de la transgression et de la subversion sous toutes ses formes décharge une énergie destructrice qui se veut totalement déculpabilisée³.

Oui, c'est bien sur ce fond idéologique, plus ou moins conscient, que les générations 68 et suivantes ont grandi. Sur fond de mini jupes...

b / Annabelle, Valérie et Christiane, des femmes libres

¹ *Opus cit.* p 328 à 330

² *Opus cit.* p 347

³ *Opus cit.* p 351

Valérie est la partenaire de Michel, le héros de *Plateforme*. Rencontrée en Thaïlande, lors d'un voyage organisé, ils se retrouvent à Paris où débute leur histoire d'amour. Valérie est une parfaite gagnante du féminisme : elle travaille et gagne très bien sa vie, elle est libre sexuellement, elle est même bisexuelle, elle n'est pas dupe de la société dans laquelle elle vit, mais son but est de faire de l'argent pour aller vivre, après, tranquillement avec l'homme qu'elle aime. Sa façon d'aimer Michel est tout le contraire de l'égoïsme. Elle veut lui faire plaisir. Pour Houellebecq, féminisme et égoïsme vont de pair. Valérie est généreuse dans son amour pour lui. Elle transforme son amant. « A quoi comparer Dieu ? D'abord, évidemment, à la chatte des femmes (...) Dans ces moments suspendus (...) où son corps montait vers le plaisir, je me sentais comme un Dieu. Ce fut la première joie (...) » (*Plateforme* p 169).

Avant Valérie, je n'avais jamais rencontré aucune fille qui arrive à la cheville des prostituées thaïes.(...) Mais dans les milieux culturels que je fréquentais, c'était carrément la catastrophe ; ces filles ne s'intéressaient pas du tout au sexe, mais uniquement à la séduction- et encore il s'agissait d'une séduction élitiste, trash, décalée, pas du tout érotique en fait. (*Plateforme* p 215)

Valérie apparaît comme l'incroyable mélange de la séduction, de la sexualité réussie, teintée d'un « savoir-faire » de prostituée. « Ses pieds sont d'or fin, ses jambes comme les colonnes du temple de Jérusalem ... » (*Plateforme* p 295) Valérie est une sorte de déesse, en même temps qu'une « bonne fille », une amante sensuelle », et, si le destin le lui avait permis, elle aurait pu être « une mère aimante et sage. » (p 295) « La seconde joie que m'apporta Valérie, ce fut l'extraordinaire douceur, la bonté naturelle de son caractère .» (p 169) Valérie est la femme fantasmagorique issue des magazines féminins : elle n'est pas hystérique, elle peut aussi bien tenir sa maison, que réussir en affaires, elle est jolie et mince, et bien sûr, cerise sur la gâteau, elle est totalement généreuse sur le plan sexuel, parce qu'elle aime autant recevoir que donner. Il y a presque de la servitude dans son obéissance sexuelle aux désirs de Michel. Certes, il n'en abuse pas. Leur relation est extrêmement respectueuse, mais on peut noter que Valérie exécute aussitôt les désirs sexuels de son amant, sans la moindre interrogation. Elle lui donne ce qu'il demande. La seule limite sera la visite dans un club sado masochiste : son dégoût, que partage de toute façons Michel, est comme un moment de lumière dans cette description insupportable d'un lieu de souffrances acceptées. (p 193 à p 198) Valérie est donc à la fois le cœur, la tête et le sexe. Le rêve de tout homme moderne. Une irréaliste et pourtant ô

combien attachante, et proche, et vraie, héroïne de notre époque. Ainsi des femmes peuvent être libres sans être égoïstes avec leur amant.

Annabelle et Valérie sont deux héroïnes houellebecquiennes qui ont en commun une enfance heureuse, normale, clôturée par des études et un travail. Si Annabelle des *Particules* a vécu une enfance équilibrée, elle n'a pas pu reproduire le schéma de sa mère. Arc-boutée sur son amour d'enfance pour Michel, elle a dû certes y renoncer, mais elle n'a pas pour autant fondé une autre famille. Sa vie sexuelle, comme le choix de ses différents compagnons, ont été plutôt ratés. En cela, malgré son équilibre du départ, elle se situe dans la ligne des destinées perdues de ces femmes libérées sexuellement et socialement qui n'ont pas pu construire la cellule de base primitive et élémentaire : une famille. Elle est l'un des plus jolis portraits de femme que Houellebecq ait dessiné. Elle a profité des progrès de son temps : études, liberté sexuelle, avortement, mais son seul but, puis son seul regret, est son amour pour Michel. Dans le silence de cet amour fidèle, les valeurs féminines ne sont pas forcément les valeurs féministes : elle était prête à tout sacrifier pour vivre avec Michel. Elle est plus proche de la génération qui rêve avec les chansons de Françoise Hardy ou Jean Ferrat qu'évoque Houellebecq et qui croit encore à l'amour et au couple. Elle est, aussi, belle, exceptionnellement, et son prénom est comme un écho à a beauté.

Sans beauté, la jeune fille est malheureuse car elle perd toute chance d'être aimée...(…) A l'inverse une extrême beauté, une beauté qui dépasse de trop loin l'habituelle et séduisante fraîcheur des adolescentes, produit un effet surnaturel, et semble invariablement présager un destin tragique. (*Particules* p 57).

Le destin d'Annabelle est tracé par le déterminisme de la beauté... La beauté comme une malédiction, comme une faiblesse. Comme une souricière. Annabelle aime Michel, son voisin, son copain de classe, son confident, son frère. Elle aurait fait son bonheur. Annabelle ne sera pas l'épouse simple qu'elle rêvait d'être. Elle connaîtra des imbéciles. Elle connaîtra la liberté sexuelle. Mais surtout la solitude. Est-ce sa faute à elle, celle de Michel ? Elle est la femme à la fois belle et sensible, avec un certain équilibre, que semble aimer Houellebecq. Même si elle est assombrie par sa lucidité.

Je n'ai pas eu une vie heureuse, dit Annabelle. Je crois que j'accordais trop d'importance à l'amour (...) Les hommes ne font pas l'amour parce qu'ils sont amoureux, mais parce qu'ils sont excités (...) Nous pensons aujourd'hui qu'il y a une époque de la vie où on sort et on s'amuse. Ensuite apparaît l'image de la mort. (p 234).

Ensuite, il faut, en quelque sorte, « sortir du jeu » (p 234) Elle avait vécu (...) située par sa beauté à l'épicentre de ce mouvement de libération des mœurs qui avait caractérisé sa jeunesse...(...) Il éprouvait de la compassion pour elle (...) réellement il ne pouvait plus aimer. » (p 239) Il est évoqué des expériences de drogue ou de partouze pour Annabelle. Mais curieusement, on n'y croit pas. Cela ne correspond pas vraiment au personnage. On peut l'imaginer malheureuse et déçue en amour, mais on ne l'imagine pas dans le cynisme, la drogue ou le plaisir pervers. Et son modeste emploi de bibliothécaire dans la deuxième partie de sa vie est plus logique. Comme si son amour pour Michel, bien que raté, lui avait donné une espèce de pureté qui s'accommode mal de ces dérives. Le fait aussi qu'elle ait eu une enfance heureuse, équilibrée, rajoute à ce sentiment de malaise. Mais elle n'a trouvé au bout de sa route qu'une ébauche d'amour avec Michel, lui-même incapable de vraiment aimer, et la maladie. Elle meurt sans que sa vie n'ait trouvé le moindre sens, la moindre justification. Une vie et une mort très modernes en quelque sorte. La mort d'Annabelle a fait verser plus d'une larme aux lecteurs. Sa vie aussi.

Annabelle, comme Valérie a été élevée dans un cadre familial heureux, normal. L'évidence du travail de la femme fait partie intégrante de l'éducation de cette génération.

Christiane, la maîtresse de Bruno, professeur à la quarantaine bien sonnée, apparaît comme une femme attentive et intelligente, qui aime les expériences sexuelles, et accueille Bruno avec compréhension et patience. Elle est prête à partager avec lui un morceau de bonheur, comme une part d'un gâteau qui jusque là leur a paru réservé à d'autres. Femme moderne, Christiane avoue cependant sa distance vis-à-vis des féministes.

J'ai jamais pu encadrer les féministes", explique-t-elle à Bruno, ces salopes n'arrêtaient pas de parler de vaisselle et de partage des tâches ; elles étaient littéralement obsédées par la vaisselle. (...) En quelques années, elles réussissaient à transformer les mecs de leur entourage en névrosés impuissants et grincheux. À partir de ce moment - c'était absolument systématique - elles commençaient à éprouver la nostalgie de la virilité. Au bout du compte elles plaquaient leurs mecs pour se faire sauter par des machos latins à la con (...), puis elles se faisaient faire un gosse et se mettaient à préparer des confitures maison avec les fiches cuisine Marie-Claire. (*Particules* p 145,146)

Elle n'est pas vraiment dans ce schéma là. Ni rebelle, ni soumise, elle n'a seulement pas fait les bonnes rencontres. Elle fait partie de ces quadras solitaires d'un bon niveau socio culturel qui n'a pas fondé de vraie famille - elle a un fils avec qui les relations sont difficiles, et dont le père a été absent pour l'éducation - et qui n'espère pas grand-chose de la vie. La rencontre

avec Bruno, l'amour quasi maternel basé sur l'écoute qu'elle lui donnera, sera de toutes façons voué à l'échec : la tragédie est la plus forte, dans cette vie simple, sans relief, sans histoire, et, ainsi racontée par Houellebecq, sans doute elle aussi dénuée de sens dans sa froide désintégration.

c / Raphaël Tisserand et Catherine Lechardoy : les rencontres impossibles

L'absurdité des rapports libérés entre hommes femmes peut être illustré par le début d'*Extension du domaine de la lutte*. Paru en 1994, le roman se situe dans ces années là, et a pour décor le monde du tertiaire, des informaticiens. Le héros est typiquement celui qui sera qualifié de houellebecquien : solitaire, alcoolique, dépressif, moyen par son physique, son niveau social - même s'il est supérieur à celui d'un simple ouvrier ou employé - le personnage principal ne croit plus en l'amour, il ne sait pas comment approcher les femmes dont il a l'impression qu'elles sont soit aussi paumées que lui, soit hostiles, moqueuses, inatteignables. Le roman commence par une soirée entre collègues de travail. Une femme - « une connasse » - a commencé à se déshabiller. « C'est une fille qui ne couche avec personne. Ce qui souligne bien l'absurdité de son comportement. » (p 5) Qui est cette femme qui se rhabille après s'être déshabillée, pour rien, pour personne ? Le mot « connasse » exprime le dégoût du héros d'*Extension* : il n'est ni excité, ni apitoyé par cette fille. Elle lui paraît tout simplement ridicule. La narration se poursuit sur le dialogue de deux autres filles « les deux boudins du service en fait » (p 6) qui discutent sur un canapé et défendent la minijupe d'une autre fille. « C'était juste pour se sentir bien dans sa peau, pour se plaire à elle-même. » (p 6) La conclusion de la scène, après les platitudes entendues, est prononcée par le héros mais sans se faire entendre des autres. Il lance : « Les ultimes résidus, consternants, de la chute du féminisme. » (p 6) Porte-t-on une minijupe pour des raisons si sereines et si simples, semble nous demander Houellebecq ? Il n'y a donc pas de différence hommes / femmes, de sexualité, de désir, d'excitation ? De narcissisme ? Il n'y a pas d'intimité, de tabous ? Houellebecq tourne autour de la mini jupe, symbole incontournable de la libération des moeurs.

Le deuxième héros d'*Extension* est Raphaël Tisserand, un jeune homme laid, et conscient de sa laideur. Informaticien, solitaire, puceau, il est rejeté par les femmes qui devinent en lui le loser, le type à problèmes. Il semble que pour Houellebecq les femmes soient très fortes pour

sentir cela. Elles peuvent avoir de la pitié, mais Tisserand ne fait pas pitié : il n'en est pas capable. Il ne peut que jouer le rôle de celui qu'il n'est pas. Il se comporte comme un dragueur, mais il est moche et vêtu d'une façon ridicule. Il danse, mais avec un enthousiasme démesuré, et il se colle aux filles, envoie la main. La déroute est totale. Les quelques scènes où il est en relation avec les filles, sous l'œil à la fois désabusé et consterné du narrateur, sont pitoyables. Les filles sont désirables, mais elles ne sont pas pour lui. Autour de lui, ça sent le sexe, le plaisir, la chair. Mais c'est pour les beaux, les grands, ceux qui savent. Mais que savent-ils ? Tisserand est le perdant. Le pauvre. Le raté. Il mourra vite. De toutes façons, il était déjà mort, semble nous dire Houellebecq. Les femmes n'apparaissent pourtant pas comme particulièrement cruelles ou idiotes : c'est Tisserand qui ne sait pas s'y prendre. Mais, comment s'y prendre ? Lorsque le narrateur et Tisserand se retrouvent dans une boîte de province, une toute jeune femme - 17 ans sans doute - va être au centre de l'intérêt de Tisserand. Le narrateur, lui, qui la trouve très ressemblante à son ex femme, Véronique, souffre en la regardant, mais ne l'aborde pas. Tisserand, bien sûr, lui, va au-devant de sa perte. Donc, il aborde cette fille à « la calme tranquillité d'Eve amoureuse de sa propre nudité, se reconnaissant comme évidemment, éternellement désirable. » (*Extension* p 115). La « pseudo-Véronique » partira avec un jeune métis. « Ils formaient un couple magnifique. » (p 117) sous le regard désespéré de Tisserand. « L'insuccès sexuel, Raphaël, que tu as connu depuis ton adolescence, la frustration que te poursuit depuis l'âge de treize ans, laisseront en toi une trace ineffaçable. (...) Tu resteras toujours orphelin de ces amours adolescente que tu n'as pas connues. » (p 117) Voilà ce que lui glisse le narrateur, passablement éméché. Si on n'est pas dans le jeu sexuel, on est fichu. Tisserand ne tuera pas le jeune couple enlacé sur la dune. Mais il mourra le soir- même, dans sa 205 GTI, qu'il avait sans doute conduite trop vite. Cruauté des femmes ? Cruauté du jeu sexuel ? Cruauté d'un monde où chacun se doit d'être performant dans la séduction ? Dans une société conservatrice et plus archaïque, Tisserand aurait été marié par ses parents, ou à une jeune femme simplement désireuse de fonder une famille. Il aurait eu au moins une vie sexuelle. La liberté d'aimer, le mariage d'amour, tout cela implique une adaptation aux règles de la séduction, une compréhension de ce jeu, dont Tisserand est exclu par sa laideur, peut-être, mais aussi par sa non compréhension de ces règles-là. Il est de l'autre côté, de la frontière : il est de ceux qui regardent les autres avoir du plaisir. Comme le narrateur, qui a renoncé à séduire. Qui regarde la jeunesse et la beauté de la « pseudo-Véronique » avec la douleur du souvenir de son amour raté et de l'impossibilité de la rencontre. Il préférera, pour éviter la souffrance du désir, pratiquer la masturbation.

On peut penser que, malgré cette présentation d'une vie aussi tragiquement ratée à cause des femmes, Houellebecq n'est pas vraiment sévère pour le « deuxième sexe ». Il se moque de quelques unes, comme il se moque des hommes. Mais c'est tout de même pour elles qu'il a le plus de compréhension, de compassion. Il voit dans la médiocrité des hommes plus de méchanceté, plus de saleté. Les hommes sont écrasés par le sexe. Les femmes à un certain âge semblent libérées du sexe, ont besoin de tendresse plus que de sexe, et si l'amour est la grande affaire des femmes, le sexe est la grande tyrannie des hommes. Catherine Lechardoy, dans *Extension*, est en quelque sorte le pendant de Raphaël Tisserand. Cette collègue de travail du narrateur est seule, et peu attirante. Et le narrateur jette sur elle le même regard désolé que sur Tisserand. « Je l'imaginai aux Galeries Lafayette, choisissant un string brésilien en dentelle écarlate ; je me sentis envahi par un mouvement de compassion douloureuse. » (p 46) Il observe régulièrement cette jeune femme sérieuse et appliquée. « Son petit visage laid est tout renfrogné, elle essuie régulièrement ses lunettes. Je me demande même si elle n'a pas pleuré ; je l'imagine très bien éclatant en sanglots, le matin, au moment de s'habiller, seule. » (p 35) Une compassion, une sorte de solidarité silencieuse, tels sont les sentiments du narrateur. Mais aucun désir pour elle.

Je n'avais nullement envie de la « trancher ». Elle me regardait en souriant (...), elle s'efforçait d'être courageuse ; pourtant, je le savais, elle avait tellement besoin d'être tranchée. Ce trou qu'elle avait au bas du ventre devait lui apparaître tellement inutile (...) Sa situation me semblait désespérée. (p 47).

Il songe alors à se sacrifier, lui proposer de coucher avec elle. Mais, décidément, il ne peut pas. Cette pensée le fait même partir vomir aux toilettes. Malgré leurs solitudes respectives, ils ne se rencontreront pas sexuellement : lui par manque de désir, elle par fatalisme. « Décidément, il n'y a pas d'issue. » (p 47) Ce pourrait être la conclusion du roman, curieusement un peu différente dans l'adaptation du film à laquelle Houellebecq a contribué, qui laisse avec la scène finale de la danse, entrevoir une éclaircie dans l'horizon du narrateur.

C) Les petits enfants des féministes et de 68

« L'excès de liberté ne peut tourner qu'en un excès de servitude. »

(Platon, *La république.*)

Le couple, le bon vieux ménage bourgeois, a volé en éclats. La femme, maîtresse de son corps, libre d'avoir ou non un enfant, de travailler, de choisir ses partenaires, de se marier ou non, de divorcer sans problèmes, est une personne à la fois indépendante et dépendante : indépendante par rapport à la tutelle du père, du mari, dépendante par rapport à ses désirs, ses volontés d'épanouissement personnel, son désir de partager maternité et engagements diverses, travail, etc. Depuis *Extension* jusqu'à *Possibilité*, Houellebecq explore les conséquences d'un mode de vie, issue à la fois de mai 68 et du libéralisme. La génération des petits enfants des féministes et de 68 fait irruption dans le paysage houellebecquien. Et les nouvelles qu'il nous en donne ne sont pas réjouissantes. Ces héritiers de la liberté et de la mise à mal des valeurs judéo-chrétiennes ne sont pas vraiment susceptibles de donner à leur postérité des espérances et des valeurs. Sorte de petits animaux égoïstes comme Esther dans la *Possibilité*, ou ennemis, voire étrangers, tels que les enfants de Daniel, Christiane ou Bruno, mais aussi capables de complicité silencieuse, telle Adjila dans les *Particules*, ils ont les visages à la fois du sexe, de la violence, de l'égoïsme froid. Ou du silence.

a / Esther, la rançon de l'individualisme

Dans la *Possibilité*, il semble que le personnage d'Esther ne récolte pas la même sympathie auprès des femmes que Valérie. Qui est Esther ? C'est une jeune fille très jolie, très libre, sans doute intelligente, avec un vague talent de pianiste. Le héros en tombe très vite amoureux, et sait aussi très vite que cet amour sera sa perte. « Pour parler de Belle, je dirai simplement sans exagération ni métaphore, qu'elle m' a rendu la vie. » (*Possibilité*, p 173) On le trouve un peu niais, ce quadra ébloui par une gamine. Mais c'est ainsi : il aime, et il va souffrir. Pourquoi ? Daniel, le personnage central de la *Possibilité*, est cet amuseur qui a fait fortune sur son cynisme. Le roman se situe, pour ce qui concerne la partie Daniel 1, à une époque légèrement avancée sur la nôtre. Houellebecq imagine que le degré de cynisme aura alors encore monté d'un cran, et que l'Espagne, pays où vit Daniel, aura fait sauter tous les verrous du catholicisme : complètement déchristianisée, la jeunesse espagnole dont Esther est la représentante éclatante, est égoïste, libre et avance dans la vie sans autre notion que celle du plaisir et de la réussite individuelle. Libérée de l'amour, elle est sous l'emprise du culte de la

jeunesse, du corps, du désir. Daniel sait tout cela lorsqu'il rencontre Esther : la toute jeune femme aura honte du quadragénaire qu'il est, il sera toujours en décalage avec ses amis, leur amour n'a pas d'avenir. Certes, Esther a une certaine attirance pour lui, mais ne fait rien pour que cette relation s'approfondisse. En fait, le désir de Daniel pour elle est synonyme de l'impossible : Daniel vieillit, Esther le laissera très vite, il est, dans le « tendanciel dégradé », selon l'expression du journaliste Marin de Viry¹.

Ainsi peut se résumer la tragédie de l'homme moderne : l'idéologie de la jeunesse et de la performance le met forcément KO au moment où il rentre dans le crépuscule de sa vie. Esther est l'ange annonciateur de sa fin. D'ailleurs, c'est bien sur le constat de ce désespoir qu'il décide de franchir le pas du clonage. Esther n'est pas particulièrement méchante, pas indifférente, mais dans un autre monde : très libre, elle est cependant prisonnière du regard des autres. Elle a du mal à présenter Daniel à ses jeunes et beaux amis. Daniel n'est ni jeune, ni beau. Esther prend le sexe pour un plaisir comme un autre. Il ne s'agit pas de lier ce plaisir à l'amour. On est dans la prise immédiate de ce plaisir, comme on prend une ligne de *coke*. Esther est-elle donc une espèce de petit animal ? L'individualisme né des Lumières et glorifié par le monde moderne n'est-il donc plus un humanisme puisque c'est la part animale de l'homme qui va l'emporter ? On n'est même pas dans le mythe rousseauiste du bon sauvage. On est plutôt dans la vision dégénéréscente des new agers ou autres admirateur de Gaïa : l'homme n'est que nature, il n'est pas distinct de celle-ci. Il n'en est qu'une partie. Esther peut ne pas croire qu'elle a une âme : il faut être croyant pour cela.

b / Des enfants ennemis, étrangers

« Le jour du suicide de mon fils, je me suis fait des œufs à la tomate. »

(*Possibilité* p 29).

Au début de la *Possibilité*, Daniel raconte sa vie : son premier mariage, sans amour ni raison. « (...) lorsqu'elle (sa femme) est tombée enceinte, je l'ai plaquée presque aussitôt. » (p 29) Il poursuit en expliquant qu'il n'avait jamais aimé son enfant « aussi bête que sa mère, et aussi méchant que son père. Sa disparition était loin d'être une catastrophe ; des êtres humains

¹ Entendu sur France Culture, dans l'émission « Répliques » d'Alain Finkielkraut, consacrée à Houellebecq en Janvier 2006).

de ce genre, on peut s'en passer. » (p 29 et 30) Une union de la bêtise et de la méchanceté qui se termine par un suicide : voilà un résumé d'une existence dont le sens échappe à Daniel. Le lecteur est glacé : bienvenue au vingt-et-unième siècle ! Il était temps que cette humanité arrive à son terme... N'est-ce pas ce que semble nous suggérer Houellebecq ? Plus d'amour possible : même l'enfant n'en donne ni n'en reçoit plus. Ce lien qui semblait si évident, le lien le plus naturel, le lien filial, a disparu pour le héros qui n'en fait pas tout un plat... (juste des œufs à la tomate...).

Mais quelques années avant, à l'époque des « *Particules* », les liens avec les enfants ne sont pas plus réjouissants pour les malheureux héros houellebecquiens. Ainsi, Bruno, qui lorgne dans le camping « ces affolantes jeunes filles (qui) devaient constituer le fruit des soixante huitardes qu'on croisait, en rangs plus serrés, dans le périmètre du camping. » (*Particules* p 108), est lui-même père d'un fils qu'il aime, certes, mais dont il soupçonne que les rapports au moment de l'adolescence seront plus difficiles car il sera alors un rival. Il lorgnera aussi ses futures petites copines...

Dans deux ans tout au plus, son fils essaierait de sortir avec des filles de son âge ; ces filles de quinze ans, Bruno les désirerait lui aussi. Ils approchaient de l'état de rivalité, état naturel des hommes. Ils étaient comme des animaux se battant dans la même cage, qui était le temps. (*Particules*, p 167)

Les petits enfants des féministes sont mal partis : le fils de Bruno sera l'ennemi de son père. Dans une société de compétition permanente, le lien filial n'est plus la garantie du soutien et de l'affection. Décidément, la solitude est partout. Enfants élevés sans père, comme celui de Daniel, ou de Christiane, mère qui a peur que son fils ne la frappe, enfants avec un père trop perturbé pour faire face aux devoirs paternels, comme le fils de Bruno, fille sans repères familiaux, comme Esther (sa mère est à demi folle et elle ne connaît pas son père), les petits enfants des féministes sont livrés à eux-mêmes, sans racine et sans avenir.

c / Adjila, la complice silencieuse

Bruno est un enseignant quadragénaire dans un lycée de Meaux, la ville de son enfance. Adjila est une jeune « beurette », son élève. Au « visage intelligent et doux.»

(*Particules*, p 196) Ce jour-là, elle porte une petite jupe. Et Bruno, qui la retient discrètement, aura une pensée pour la Caroline Yessayan de sa jeunesse. Comme avec elle, il commettra l'erreur de mettre la main sur sa cuisse. « Comme Caroline Yessayan vingt ans plus tôt, elle est restée quelques secondes sans rien faire, elle a un peu rougi. Puis, très doucement, elle a écarté ma main. » Bruno est un homme totalement perturbé dans sa relation avec les jeunes filles. « Je me suis même branlé sur une de ses dissertations. »(p 197) Cette fois il ira jusqu'au bout de l'insupportable désir : il se masturbera sous les yeux écarquillés d'Adjila. Celle-ci en rira d'abord, puis sortira sans rien dire. Elle ne parlera pas. Mais Bruno sait qu'il a franchi la ligne blanche : il préférera se faire interner. Divorcera. Il raconte cette épisode de sa vie à Christiane, la femme de sa génération qui est comme un miracle d'espoir dans sa vie. Celle-ci, loin d'être horrifiée, l'embrasse sur les deux joues. Lui parle « d'une voix un peu altérée » p 200) de générosité, d'envie de lui faire plaisir. Christiane accueille la détresse de Bruno, elle le trouve touchant. Adjila a été surprise, sans doute choquée, mais elle n'a pas dénoncé ce geste insensé de son professeur. Houellebecq insiste, dans ces portraits de femmes, sur leur étonnante compréhension. Adjila, si désirable, si jeune, libérée dans sa tenue vestimentaire, volontaire dans ses études, en a sans doute vu d'autres. Mais son silence est éloquent, comme supérieur. Il y a dans ce portrait-là un respect de l'intelligence féminine. Ce silence est subtil. Et profonde est la misère sexuelle de Bruno. Cette petite fille de mai 68, issue d'une culture musulmane qui a pris de plein fouet la libération sexuelle occidentale, élevée dans une banlieue où les archaïsmes religieux s'ajoutent aux violences machistes, a reçu cette pitoyable démonstration du désir masculin non comme un outrage aux mœurs, mais comme un signe d'une grande détresse qu'il valait mieux taire, pour ne pas faire d'ennui à ce professeur par ailleurs intéressant. Cet hommage discret à la finesse d'une très jeune « beurette » peut être interprété comme une marque de plus de sympathie pour les femmes, de quelque âge, de quelque milieu que ce soit.

Le problème, pour Bruno, est que les filles sont attirantes, désirables. Elles attirent, mais repoussent, ou choisissent. Elles tentent, mais poussent des hauts cris si l'homme ou le garçon est tenté. Paradoxes, contradictions. Libération ou folie ? Bruno ne s'en sort pas. Adjila, la petite fille, sait tout cela. Sent tout cela. Intelligente et fine, elle est le regard à la fois sain et compréhensif de la femme.

DEUXIÈME PARTIE

Hommes et femmes dans la tourmente de la concurrence et de l'individualisme : la perte du couple

La dépression du héros d'*Extension* est la conséquence selon Houellebecq de l'individualisme contemporain. Freud affirmait que la névrose découlait du renoncement, alors que la déprime naissait du sentiment qu'on ne peut supporter l'illusion que tout est possible. Ainsi se fait un parallèle entre la consommation libidinale de masse et extension progressive du marché de la séduction. Quelle est la chance du couple dans une société à la fois libérale et individualiste ? Le libéralisme s'entend au sens économique : depuis la chute du mur, sa toute puissance s'étend sur le monde, il s'agit d'une idéologie dominante et dominatrice qui transforme la planète en un vaste marché. Mais il peut aussi être compris au sens de libéralisme sexuel : depuis la fin des années 60, le monde occidental a vu peu à peu la libération des mœurs, facilitée par la pilule, l'avortement, la soif de liberté et des influences nouvelles : le New Age, 68, le féminisme, les mouvements homosexuels, l'écologie. De cette liberté de choix a découlé la mise en avant de l'individu comme seul maître de son destin, de son plaisir, comme but ultime d'épanouissement. Tout cela sur fond de publicités devenues les nouvelles normes en matière de physique, d'alimentation, de loisirs, de consommations diverses. En même temps que le féminisme ouvrait aux femmes d'autres horizons, la publicité l'enfermait dans de nouveaux stéréotypes : super maman au foyer, super maman qui travaille et s'occupe bien des enfants, mais en même temps femme objet, corps exhibé comme une marchandise, comme un appât. La pornographie à grande échelle : vidéos, films, revues, a achevé de donner à la femmes libre de nouveaux barreaux. Dans le regard des hommes modernes, elle est la fois la putain et la gagneuse, la soumise et la toute puissante. Elle écrase et elle est vulnérable, elle s'assume, et elle est dépendante du désir de l'homme. Perdus dans un univers où hommes et femmes se débrouillent seuls, avec un passé qui ne fait plus sens et un avenir anéanti par le manque de repères, les femmes houellebecquiennes ne s'en sortent pas mieux que les hommes. Mais c'est à leur amour que les héros masculins s'accrochent une dernière fois. Comme à une bouée de sauvetage dans le naufrage individualiste.

A) Parallèle entre libéralisme économique et le libéralisme sexuel.

Arnaud de la Hougue, auteur d'un ouvrage sur le surendettement et les pulsions d'achat¹, tend à démontrer que dévaloriser quelqu'un le pousse à acheter. On est dans la notion d'estime de soi. Est-on quelqu'un de valable ou non ? « Assure-t-on » dans sa vie professionnelle, dans sa vie sentimentale, sexuelle ? Toutes les études en psychologie ont montré que lorsque l'estime de soi est au plus bas, on fait des achats irréfléchis, impulsifs. On se réinvestit de la valeur du produit lorsque la valeur intrinsèque de l'être est remise en question. Ce qui fonctionne pour les achats, peut aussi fonctionner pour la consommation sexuelle. Mais, là, si on paye, c'est un ratage d'autant plus lourd à assumer ...

« Augmenter les désirs jusqu'à l'insoutenable, tout en rendant leur réalisation de plus en plus inaccessible, tel était le principe unique sur lequel reposait la société occidentale.»
(*Possibilité*, p 85)

Le monde du marché induit de nouvelles souffrances. Le statut du sujet entre dans une nouvelle ère : celle de la « déliaison » sociale : l'individualisation le sépare des autres. Le laisse seul avec sa chair, et avec la tyrannie de l'apparence qui rend ce corps à la fois ennemi, désacralisé et effrayant dans son inexorable déchéance. Mais ce corps reste malgré tout assoiffé de plaisirs, excité par les tentations. Le souci du plaisir, de la santé, de la sécurité, a désormais pris le pas sur le souci du salut.

Dans un essai collectif sous la direction de Benoît Heilbrunn, *La performance, une nouvelle idéologie ?* François Dubet dans le chapitre *Idéologie, champs et culture de la performance*², après avoir souligné que la performance s'était inscrite dans un processus d'égalité des chances en tant que construction des inégalités justes, en souligne les cruautés et les effets pervers : « La face sombre de la performance est celle qui autorise à blâmer la victime avec d'autant plus de cruauté que la victime elle-même est portée à s'invalider et à perdre sa propre estime de soi. »³ Que la performance soit économique, sportive ou sexuelle, elle présente toujours cette « face sombre ». Il est troublant de constater que la libération des mœurs issues de ce type de pensées, reprises en 68 et après, et basée sur la volonté de se débarrasser des carcans d'une société capitaliste et moraliste, débouche sur le même malheur, les mêmes frustrations. A la fin du XXème siècle, Houellebecq arrivera à cette conclusion : le libéralisme

¹ Arnaud de la Hougue, *A Propos du surendettement*, L'Harmattan, Paris, 2004

² Benoît Heilbrunn, *La performance, une nouvelle idéologie*, La Découverte, Paris, 2004 p 15 à 27

³ *opus cit.* p 24

est bien responsable de la nouvelle misère sexuelle, mais pas pour les mêmes raisons que celles dénoncées par un William Reich : parce qu'il est allé de pair avec le libéralisme sexuel, qui a les mêmes règles que lui de compétition et d'individualisme.

a / Brigitte Bardot et la compétition sexuelle

Dans « *Mai 68, l'héritage impossible* », Jean-Pierre Le Goff évoque William Reich¹, psychanalyste et marxiste, mort en 1957 en prison, et qui eut une grande influence dans les courants issus de 68, notamment les néo-léninistes et les libertaires. Selon Reich, la répression sexuelle fait partie de l'oppression capitaliste et la société bourgeoise empêche l'épanouissement de la sexualité. De cela découlent névroses et angoisses. William Reich parle de misère psychologique et sexuelle.

En écho, Houellebecq écrit dans *Particules* :

Plus tard, la mondialisation de l'économie donna naissance à une compétition beaucoup plus dure, qui devait balayer les rêves d'intégration de l'ensemble de la population dans une classe moyennes généralisée au pouvoir d'achat régulièrement croissant ; des couches sociales de plus en plus étendues basculèrent dans la précarité et le chômage. L'âpreté de la compétition sexuelle ne diminua pas pour autant, bien au contraire. (p 64)

Ce constat, dans *Extension*, son premier roman Houellebecq l'avait développé dans la page 100. « Tout comme le libéralisme économique sans frein, et pour des raisons analogues, le libéralisme sexuel produit des phénomènes de paupérisation absolue ... Certains font l'amour tous les jours ; d'autres cinq ou six fois dans leur vie, ou jamais. (...) Le libéralisme sexuel, c'est l'extension du domaine de la lutte à tous les âges de la vie et à toutes les classes de la société. »

Juste avant de développer sa théorie, dans *Extension*, Houellebecq raconte un souvenir du narrateur lié à une jeune fille laide qui a pour nom le symbole à la fois de la beauté absolue et de la libération des mœurs : Brigitte Bardot. Cette jeune fille est dans le même lycée que le

¹ *opus cit.* p 283

narrateur. Elle n'a aucune chance, selon Houellebecq, de trouver un jour le bonheur et le succès tant son physique, aux antipodes des canons modernes, comme une malédiction, l'isole de la séduction et du jeu sexuel. Le vocabulaire est dur, sans concession : « D'abord, elle était très grosse, un boudin, et même un surboudin (...) Sa peau était rougeâtre, grumeleuse (...) Vraiment la comparaison avec une truie s'imposait à tous, de manière inévitable et naturelle. » (p 88) Au portrait physique de la jeune fille, Houellebecq ajoute une interrogation sur sa vie psychologique : solitude, désir sexuel inassouvi, romance impossible. « Avait-elle des fantasmes et si oui, lesquels ? » (p 89) Le narrateur précisera qu' il « n'est pas allé jusqu'à aller coucher avec elle... » (p 89) En fait, il ne se passera rien entre eux, juste un baiser sur la joue. « De toute façon, sortir avec Bardot aurait demandé une force morale bien supérieure à celle dont je pouvais, même à l'époque, me targuer. » (p 91

Elle ne pouvait qu'assister, avec une haine silencieuse, à la libération des autres ; voir les garçons se presser, comme des crabes, autour du corps des autres ; sentir les relations qui se nouent, les expériences qui se décident, les orgasmes qui se déploient ; vivre en tous points une autodestruction silencieuse au près du plaisir affiché des autres. Ainsi devait se dérouler son adolescence, ainsi elle se déroula : la jalousie et la frustration fermentèrent lentement, se transformant en une boursoufflure de haine paroxystique. (p 91)

Lorsque Houellebecq en finit avec le portrait pitoyable de la jeune fille, c'est sur un trait cruel et, hélas, drôle à la fois : « « Je me souviens qu'une fois elle avait mis un ruban dans ses cheveux : Ô mon dieu ! on aurait dit une tête de veau persillée. J'implore son pardon au nom de l'humanité entière. » (p 91) Puis, il conclut :

Le désir d'amour est profond chez l'homme...Malgré l'avalanche d'humiliations qui constituait l'ordinaire de sa vie, Brigitte Bardot espérant et attendait. A l'heure qu'il est, elle continue probablement à espérer et à attendre ? Une vipère se serait déjà suicidée, à sa place. Les hommes ne doutent de rien. (p 92)

En fait, Brigitte Bardot est le symbole de cette humanité qui si bizarrement, si inexplicablement, continue encore à y croire. Comme si ce qu'il y a de plus difficile à tuer c'était l'attente, l'espoir. Le narrateur d'*Extension*, lui, semble regarder tout cela de loin. Il est du côté de ceux qui ont renoncé. Qui ne se racontent plus d'histoire. Qui savent que cet espoir insensé d'une Brigitte Bardot est un leurre. Elle ne vivra pas en couple. Elle ne sera ni caressée, ni aimée. Mais elle y croira quand même. Dans la solitude et la souffrance

méchantes. Dans un monde traditionnel où chacun peut se marier sur d'autres bases que celles du choix et du physique, Bardot aurait eu encore une petite chance. Pour Houellebecq, elle n'en a plus aucune de nos jours.

b / Une société « érotique-publicitaire »

Dans *Plateforme* au cours d'un dialogue entre Michel et Valérie, Houellebecq fait allusion au principe de base du capitalisme : « C'est bien toi, dis-je doucement, qui m'as expliqué que le capitalisme était dans son principe un état de guerre permanente, une lutte perpétuelle qui ne peut jamais avoir de fin. » (p 79) Cette lutte s'étend dans tous les domaines de la vie des hommes : lutte entre les produits, les entreprises, les salariés, les pays. La lutte contre le système devient difficile : fractures sociales, manipulation de la publicité dès l'enfance qui transforme les citoyens en *kids* permanents. Et ajoute Houellebecq toujours dans *Plateforme* (p 294) : « Quand on est actionnaire, on ne se bat plus. » On est là au cœur du système. Une économie basée sur toujours plus d'enrichissement pour les actionnaires ne peut qu'entraîner recul social et écrasement des plus faibles.

(...) la société érotique-publicitaire où nous vivons s'attache à organiser le désir, à développer le désir dans des proportions inouïes, tout en maintenant la satisfaction dans le domaine de la sphère privée. Pour que la société fonctionne, pour que la compétition continue, il faut que le désir croisse, s'étende et dévore la vie des hommes. (*Particules*, p 161)

Dans un passage des *Particules*, Michel et Bruno, les deux demi frères de temps en temps réunis, discutent autour du livre d'Aldous Huxley : *Le meilleur des mondes*. « La mutation métaphysique opérée par la science moderne entraîne à sa suite l'individualisation, la vanité, la haine ; le désir et les souffrances qui s'y attachent en organisant sa satisfaction immédiate. » (*Particules*, p 161) Le désir comme source de souffrance. La tyrannie du plaisir, dans cette quête passionnée de soi-même encouragée par l'idéologie du développement personnel. Compétition, de plus en plus impitoyable au fur et à mesure que le temps passe et abîme. Sous la double pression de la publicité qui met en avant le plaisir et la jeunesse, et du

narcissisme ambiant né de l'individualisme, les femmes sont entre elles rivales, ennemies. Elles se jaugent, et souffrent.

« Insupportables à l'heure du petit déjeuner, les pétasses mystiques redevenaient à celle de l'apéritif des femmes, engagées dans un compétition sans espoir avec d'autres femmes plus jeunes... » (p128 des *Particules*) Spiritualité de bazar, si loin des grandes pensées des grandes religions, vide qui ne remplit rien et laisse les femmes qui fréquentent le camping des particules aussi démunies de sagesse que de profondeur. L'imbécile New Age dans lequel baigne cette pseudo culture et qui ne conteste en rien l'économie dominante, qui décrète entre autres évidences de carton pâte que la vérité est en soi, nourrit narcissisme et culte de soi, autant que jalousie et mépris des autres. Et pour finir, de soi-même.

c / L'amour comme résistance ?

Houellebecq montre une société dans laquelle on n'a jamais autant pensé à son âge et à son corps.

Les éléments de la conscience contemporaine ne sont plus adaptés à notre condition mortelle. (...) chacun a dans la tête une perspective d'avenir simple : le moment viendra pour lui où la somme des jouissances physiques qui lui restent à attendre de la vie deviendra inférieure à la somme des douleurs... (p 247 des *Particules*).

Ces quelques lignes précèdent le suicide de Christiane, l'amie de Bruno, qui ne supportera pas de vivre sur un fauteuil roulant. Même Christiane, femme généreuse et intelligente, s'est enfermée dans le piège du corps comme seule voie d'accès à la vie dans sa totalité. « Tout espoir de fusion étant anéanti par l'évidence de la mort matérielle, la vanité et la cruauté ne peuvent manquer de s'étendre... A titre de compensation, il en est de même de l'amour. »

(*Particules*, p 247) Alors, dans cette tourmente, l'amour est-il perçu par Houellebecq comme l'ultime résistance ? Dans *Plateforme*, le narrateur lance cette interrogation qui aurait pu être tirée des Evangiles : « A quoi me sert d'avoir compris le reste, si je n'ai pas compris l'amour ? » (p 368) Comment une société peut-elle vivre sans religion, s'interroge encore le Michel des *Particules*, qui au terme de ses réflexions aboutira à ce qui transformera l'humanité

en mettant au point le clonage. En somme, c'est la fin de l'humanité en tant que mortelle et souffrante qui permettra de supporter d'être sans religion. Mais s'agit-il encore d'humanité ? « En l'absence d'amour, rien ne peut être sanctifié. » (Particules, p 123) Et ce sont des femmes qui lui redonnent l'amour : Valérie, Annabelle, Christiane, Isabelle. L'impasse de l'amour : la mort, la maladie, l'accident, est liée à la condition même de l'humanité. Les clones peuvent-ils connaître la paix ? Les réponses houellebecquiennes sont plutôt pessimistes. *La possibilité* est le constat glaçant de cet échec.

B) Plateforme : le corps est une marchandise comme les autres

« Eldorado Aphrodite : parce qu'on a le droit de se faire plaisir. » Depuis l'intervention de l'OTAN au Kosovo, la notion de droit était redevenue porteuse, m'expliqua Jean-Yves d'un ton mi-figue, mi-raisin... (*Plateforme* p 166)

Si le plaisir est un droit, ce plaisir là n'a plus de contrainte morale. Il est autorisé, encouragé, revendiqué comme une conquête de l'humanité, un progrès universel. Cet extrait de *Plateforme*, au moment où les protagonistes mettent sur pied un concept de tourisme sexuel, est révélateur du stade de nivellement des valeurs auquel, selon Houellebecq, est parvenu notre société. Le droit au plaisir est donc mis sur le même plan que les grands principes des droits humains. Il s'agit en quelque sorte d'une nouvelle déclaration des droits de l'homme et de la femme : le sexe est un plaisir comme un autre. Le droit à ce plaisir doit être libre et démocratique, et, du fait des difficultés des relations hommes / femmes dans les sociétés occidentales, pratiqué chez les pauvres, qui ne demandent que ça : faire payer aux riches le plaisir, par la consommation de la seule chose qu'ils possèdent, c'est-à-dire leur corps.

a / La chair du profit

Le corps est cette chair du profit, cette monnaie d'échange entre frustrés et pauvres, entre libérés du sexe et esclaves économiques. Dans ce droit au plaisir, il n'est pas question de couple : il n'est question que de sexe. Le sexe est différencié de l'amour, du couple. Il est un commerce. Un objet de consommation comme un autre, et auxquels la notion de droit est désormais imposé comme une liberté de plus. Cette solution à la misère sexuelle des occidentaux est une réponse à la misère économique des pays pauvres. Dans les sociétés occidentales, les hommes « moyens » se sentent transparents : les femmes ne les regardent pas. Ils n'existent pas à leurs yeux. Et elles leur paraissent inaccessibles, exigeantes, dures. Dans les pays sous-développés ou pauvres, les femmes soudain redeviennent de relations faciles : ces hommes existent de nouveau, ils sont vus de nouveau. Même si ce rapport est vicié : les femmes de ces pays de misère voient surtout un homme occidental qui a de l'argent, une vie différente, plus facile. Au moins, ils peuvent avoir une vie sexuelle, que la complication des rapports dans les sociétés occidentales leur a rendu impossible. Pitoyable revanche de l'individu non compétitif. Paru en août 2001, quelques jours avant le 11 septembre, et comme une préfiguration de l'attentat de Bali, quelque temps plus tard, *Plateforme* est un roman sur le tourisme, dont l'extension du domaine du profit va s'étendre à la sexualité. Dans une société sans scrupule où de jeunes diplômés penchées sur leurs ordinateurs n'ont en fait qu'un seul objectif « devenir milliardaire avant trente ans » (p 172), il ne s'agit pas de réfléchir à partir d'un point de vue de moraliste. Si le sexe est une valeur marchande sûre, si le temps des *Bronzés* des années 70 est révolu parce que le rapport hommes / femmes dans le monde occidental est devenu trop compliqué, la réflexion de Michel, le héros de *Plateforme* apparaît, malgré son cynisme total, totalement en phase avec son époque.

« Il doit certainement se passer quelque chose pour que les occidentaux n'arrivent plus à coucher ensemble ... » (p 250), alors toutes les recettes sont bonnes pour accroître les profits.

(...) tu as d'un côté plusieurs centaines de millions d'occidentaux qui ont tout ce qu'ils veulent, sauf qu'ils n'arrivent plus à trouver de satisfaction sexuelle. (...) Et de l'autre côté, tu as plusieurs milliards d'individus qui n'ont rien (...) qui n'ont plus rien à vendre que leurs corps et leur sexualité intacte. (...) C'est une situation d'échange idéale... (*Plateforme*, p 252)

Partant de ce constat, Michel, petit fonctionnaire sans illusion du ministère de la culture, solitaire et triste à souhait, et qui vient de rencontrer Valérie au cours d'un voyage organisé en Thaïlande, lui soumet une idée de séjour organisé du sexe. Le corps des pauvres contre

l'argent des riches. Valérie, responsable dans un grand groupe de tourisme, est une parfaite femme d'affaires. Elle déteste le monde dans lequel elle vit, mais cherche des idées qui marchent. Elle paiera de sa vie, par un attentat islamiste dans un de ces camps du plaisir, la réalisation de ce projet dénué de toute morale. Et Michel, après avoir connu l'amour, retrouvera la solitude définitive. Que nous dit Houellebecq dans ce roman ? Entre l'intégrisme barbare des islamistes - mais, assoiffés aussi de sexe dans leur vision d'un paradis orgiaque pour les martyrs ! - et la barbarie au visage masqué d'un monde de libre-échange, de fractures sociales, de décalage nord-sud, de ruptures des valeurs, l'amour est toujours possible entre deux êtres qui ne racontent pas d'histoire sur la société dans laquelle ils évoluent. Faire du fric sans scrupules ne leur pose pas de problème de conscience. Ils ont une éclaircie dans ce borborygme : leur couple. La femme, comme une lumière. Que la tragédie éteint.

b / La frustration et le désir

Plateforme est le roman qui constate la fracture entre l'occident et les pays pauvres. Comment utiliser ce fossé pour combler les manques des deux sociétés ? L'une veut du sexe, l'autre de l'argent. Les femmes occidentales ne se contentent plus d'une vie basée sur les enfants, le foyer, le couple. Mais les femmes orientales sont toujours prêtes à la subir. Les occidentaux peuvent donc faire « leur marché » en orient, ou consommer en toute impunité sur place dans ces pays pauvres qui ont besoin d'argent. A quoi se heurte l'occidental ? A la frustration. Dans « *Le bonheur conforme* », François Brune affirme qu'il faut frustrer continuellement pour relancer les désirs d'achat. Aucun objet ne peut tenir les promesses de ses signes.

L'érotisation est au mythe des produits ce que les colorants sont à leur réalité. La différence, c'est que la sexualité n'est pas une réalité chimique mais humaine, relationnelle. Son utilisation publicitaire entraîne une dénaturation à plusieurs degrés. Les choses de l'amour sont d'abord réduites à l'amour des choses, la pulsion sexuelle à la pulsion d'achat. L'idée dominante selon laquelle on n'existe que sexuellement, et la sexualité se vit principalement dans la consommation a une autre conséquence : l'amour tombe lui-même dans l'idéologie mercantile. Le partenaire sexuel devient un produit comme un autre, un instrument de jouissance, non un sujet libre... C'est ainsi qu'à force de sexualiser les produits, on fait

naturellement croire que la sexualité humaine est aussi objet de consommation. Mais c'est bientôt tout l'homme qui le devient.¹

Houellebecq, dans plusieurs interviews, assume ses positions sur la prostitution qui selon lui doit être légalisée et encadrée. Est-il simplement pragmatique? Il s'agirait ainsi d'un pis-aller pour les miséreux du sexe. Une femme peut avoir un autre regard sur ce « commerce » qui fait de son corps un objet de consommation reconnu par la société. En cela, son regard même sur Houellebecq peut se trouver embarrassé, voire choqué. Houellebecq nous montre un monde où le corps se donne, se vend, se partage. Même les couples partagent, achètent leurs relations. Ainsi la femme de ménage dans *Plateforme*, avec laquelle Valérie et Michel ont ensemble une relation sexuelle, et qu'ils paient lorsqu'elle s'en va. Houellebecq insiste sur ce point : ils la paient très bien, ils font en quelque sorte une bonne action, la femme a passé un bon moment, et elle a été grassement payée. Il y a une sorte de justification coupable dans ce geste, comme avec la prostituée Oôn. Tout se passe comme si l'amour et le sexe étaient distincts, le plaisir des sens n'étant pas forcément liés aux sentiments. Valérie évoque avec une sorte de gourmandise l'odeur des femmes africaines, même s'il ne s'agit pas forcément de prostitution, il y a tout de même dans ces propos une vision du corps comme une chose, un objet de consommation. Le corps comme dissocié de l'amour, du sentiment, du couple. L'amour comme n'étant pas le seul lieu de la sexualité, de l'intimité. Peut-on alors faire vraiment faire une différence entre le corps marchandise et le corps objet de plaisir échangeable même sans rémunération ? Valérie et Michel s'aiment vraiment, profondément. Mais l'intimité de leur couple n'est pas le seul lieu de leur sexualité. Alors ? Prostitution, jeux sexuels, le corps comme source de plaisir, mais aussi un corps qui doit être plutôt beau et jeune, tout cela crée un malaise : le plaisir, c'est quand on est jeune, beau, sinon, ça s'achète.

c / Oôn, prostituée

Michel, dans *Plateforme* n'a pas d'état d'âme sur la prostitution. La jeune Oôn, prostituée thaïe qui vend ses services dans le « Health Club » de l'hôtel, aura droit à trois mille bahts « ce qui, d'après mon souvenir, était un bon prix. (p 54) Le narrateur insiste sur sa

¹ François Brune, *Le bonheur conforme*, Paris, Gallimard, 1985, p 142

propre gentillesse envers cette jeune fille de dix neuf ans qui venait d'un « petit ville village près de Chiang Mai. » Houellebecq prend soin de donner tous ces détails : il ne s'agit pas d'une mineure, Michel lui laisse une somme rondelette, il y a un échange presque amical, ils se quittent avec quelques bisex sur la joue. Comme s'il voulait nous montrer que cette prostitution n'est pas très grave, et puis, les Allemands ou les Japonais se conduisent plus mal que les Français... Toutes ces justifications à un acte de commerce charnel peuvent paraître forcées. Car, malgré le sourire gentil de la jeune Oôn, il ne s'agit quand même que de ça : de sexe, d'argent, de marchandisation. Entre adultes consentants ? Entre adultes malheureux, l'occidental qui ne peut trouver l'âme sœur, l'asiatique qui doit aider sa famille. Misère psychologique de l'un, sociale de l'autre. Un pis aller, semble dire Houellebecq. Pas si grave, pas si moche. D'ailleurs, en allant se coucher, n'a-t-il pas encore une pensée pour cette partenaire d'un instant ?

Avant de me déshabiller, je rendis encore une fois hommage à Oôn, et à toutes les prostituées thaïes. Ce n'était pas un métier facile, qu'elles faisaient ces filles (...) Babette et Lea n'auraient pas été capables d'être des prostituées thaïes ; elles n'en étaient pas dignes. Valérie, peut-être... (p 57)

Les femmes occidentales d'un côté incapables de satisfaire un homme, et le fantasme absolu de l'autre : Valérie, femme occidentale et « digne » d'être une prostituée thaïe... Qu'est-ce qui semble être mis en valeur ici ? La possibilité de recevoir du plaisir de la part d'une femme. Que ce plaisir soit feint, peut-il l'imaginer ? Car, après tout, si on peut facilement imaginer que la jeune prostituée feint, pourquoi ne pas l'envisager aussi pour Valérie ? Mais, rétorquerait Houellebecq peut-être que Valérie feint, mais au moins elle donne. La feinte n'empêche pas ce don d'elle-même. (Valérie n'est-elle pas le « valet » de son plaisir ? Le choix de ce prénom n'est peut-être pas si innocent...) Le corps, chair du plaisir, matière à tricher, nerf de la guerre, marchandise de l'amour, monnayé ou gratuit. Le corps, comme un tas de viande animée par un tas de fantasmes.

C) Solitude et vieillissement

« Dans un monde qui ne respecte que la jeunesse, les êtres sont peu à peu dévorés. »

(*Particules*, p 112)

Dans une société individualiste et concurrentielle, la femme est comme l'homme en proie à la solitude et à la peur de vieillir. Les personnages des quatre romans sont cernés par la décrépitude des corps qui vieillissent, et la gloire des jeunes corps. Dans *La possibilité*, il semble que Daniel, le héros, qui a l'âge de Houellebecq - dans chaque roman, on vieillit avec Houellebecq, on l'accompagne avec ses personnages qui ont le même âge que lui- arrive au terme de ce qui est supportable pour un humain. Le corps va inexorablement s'enfoncer dans les ténèbres du vieillissement. Esther, sa jeune maîtresse, le renvoie à cette désespérante réalité. Il vaut mieux mourir, dans ce monde habité par des *kids*, hanté par la dictature de la jeunesse et de la beauté, torturé par le désir et le plaisir. Tout est de la faute de mai 68, semble encore clamer Houellebecq. Jeunesse, sexualité, liberté, de quelle humanité s'agit-il ? Une humanité éphémère, forcément éphémère.

a / L'illusion de l'éternelle jeunesse

Dans *les Particules*, Houellebecq revient sur le paradoxe dans lequel se trouvent les femmes qui ont eu vingt ans au début de la révolution sexuelle.

Le désir sexuel se porte essentiellement sur les corps jeunes.... Il n'empêche que les femmes qui avaient eu vingt ans aux alentours des années 68 se trouvèrent, la quarantaine venue, dans une fâcheuse situation. Généralement divorcées, elles ne pouvaient guère compter sur cette conjugalité – chaleureuse ou abjecte - dont elles avaient tout fait pour accélérer la disparition. Faisant partie d'une génération qui – la première à un tel degré- avait proclamé la supériorité de la jeunesse sur l'âge mur, elles ne pouvaient guère s'étonner d'être à leur tour méprisées par la génération appelée à le remplacer. Enfin, le culte du corps qu'elles avaient puissamment contribué à constituer ne pouvait, à mesure de l'affaissement de leurs chairs, que les amener à éprouver pour elles-mêmes un dégoût de plus en plus vif – dégoût d'ailleurs analogue à celui qu'elles pouvaient lire dans le regard d'autrui. (*Particules*, p 106)

Tandis que les hommes du même âge à un certain niveau social pouvaient se tourner vers des femmes plus jeunes, « pour les femmes, dans la quasi-totalité des cas, les années de la maturité furent celles de l'échec, de la masturbation et de la honte. » (*Particules*, p 106) Houellebecq dresse un portrait pitoyable d'êtres qui se croyaient éternels, figés à jamais dans

la jeunesse. Comme si cette rage de vivre au jour le jour leur avait fait oublier le temps. Mais que vaudra, dans cet état d'esprit, un corps vieillissant à côté d'un corps juvénile ? Si le plaisir est dans la consommation de corps jeunes, si le sexe n'est que du plaisir, ou, pire encore, que de la jouissance, alors il ne reste rien de l'humanité, rien de l'amour. Il n'y a plus que ce corps, de plus en plus dégradé, ennemi, inutile.

Les hommes qui vieillissent dans la solitude sont beaucoup moins à plaindre que les femmes dans la même situation (...) Les femmes prennent des calmants, font du yoga, vont voir des psychologues ; elles vivent très vieilles et souffrent beaucoup. Elles vendent un corps affaibli, enlaidi ; elles le savent et elles souffrent. Pourtant elles continuent, car elles ne parviennent pas à renoncer à être aimées. Jusqu'au bout, elles sont victimes de cette illusion. (*Particules*, p 141)

Les femmes dans la pathétique illusion de l'amour, gangrenée par la déchéance du corps. Houellebecq, dans la bouche de Christiane, fait encore cette différence entre les hommes et les femmes : les femmes croient encore aux sentiments, malgré tout. Mais au prix d'une souffrance encore plus grande que celle des hommes, car les sentiments ne viennent pas, et la déchéance physique, elle, est inexorable.

Ces généralités sur le vieillissement et l'horreur dans lequel semblent plongés ses congénères dès qu'ils en sentent venir les premiers signes, peuvent apparaître exagérés. Autour de nous, des gens vieillissent sans drame, et même plutôt mieux qu'avant. Mais Houellebecq pose son regard sur ce qui rend l'être humain plus malheureux encore que sa simple condition : la pression sociale, le regard des autres, la publicité, le rapport hommes femmes, le jeunisme.

Dans les *Particules*, Christiane, la femme aimée de Bruno, se suicide, incapable d'accepter son infimité. Le premier amour de Bruno, Annick, cette jeune fille laide et trop forte, qui a honte de son corps, se suicide aussi. « C'est vrai qu'elle n'était pas franchement jolie, et qu'il aurait difficilement envisagé de se trouver avec elle dans la rue, au restaurant, dans la file d'attente d'un cinéma. » (*Particules*, p 152). Il n'y avait pas vraiment d'amour entre eux, seulement un lien. Qu'on le veuille ou non, constate Houellebecq, la beauté est plus attirante que la laideur, la jeunesse plus désirable que la maturité. Malheur aux malades, aux vieux, aux pas attirants. Et plus encore, malheur aux femmes, car la femme jeune et jolie est objet de désir, objet de convoitise, et dès qu'elle perd ses attraits, elle n'est plus une femme : elle devient un être humain sans espoir.

b / « *Tout cela allait très mal finir* »

La phrase qui suit la description du suicide d'Annick, Houellebecq précise que pour Bruno « *L'été 76 fut probablement la période la plus atroce de sa vie ; il venait d'avoir vingt ans (...) Il marchait des journées entières, les yeux exorbités par le désir.* » (*Particules*, p 154) Le lecteur se demande si la cause de ce sentiment que cette période de sa vie est atroce est due au suicide de cette jeune fille ou à la torture de ce désir qui ne trouve pas d'apaisement et le conduira finalement chez les prostituées. Cet été là, Bruno eut une en tout cas une intuition :

Ces mêmes années où il tentait sans succès d'accéder à la vie, les sociétés occidentales basculaient vers quelques chose de sombre. En cet été 1976, il était déjà évident que tout cela allait très mal finir. La violence physique, manifestation la plus parfaite de l'individuation, allait réapparaître en Occident à la suite du désir. (p 154)

Annick, la fille laide, a retourné la violence contre elle-même. Avant d'être broyée par celle des autres. Ainsi est la misère humaine, chez Houellebecq.

« Plus tard ses seins sont tombés, et notre mariage s'est cassé la gueule lui aussi ; j'ai foutu sa vie en l'air. C'est une chose que je n'oublie jamais. » (*Particules*, p 170) Bruno parle ainsi de sa femme. La juxtaposition entre les seins qui s'affaissent et le mariage qui s'écroule est édifiante : quand une femme est moins désirable, l'amour s'émousse dans ce qu'il a de plus fragile et de plus dérisoire, c'est-à-dire le désir physique. Fragile, parce qu'il est basé sur l'aspect du corps de l'autre, dérisoire parce qu'il est cette illusion.

L'avenir n'est guère meilleur dans la projection qu'il en fait dans *La possibilité*. Isabelle, la femme de Daniel, est une victime de plus du triomphe du jeunisme, de la célébration de la jeunesse et du corps. Le corps est le représentant de soi. « Il y eut pire, bien entendu, et cet idéal de beauté plastique auquel elle ne pouvait plus accéder allait détruire, sous mes yeux, Isabelle. (...) De plus en plus souvent, il fallut éteindre la lumière ; puis la sexualité elle-même disparut. » (p 73) Isabelle n'aime plus son corps, aux approches de la quarantaine. Elle en a honte, il n'est plus ferme, irréprochable. Elle sait confusément que Daniel rencontrera un jour une autre fille, plus jeune. Pourtant, ce n'était pas dans l'intention de Daniel, qui aurait peut-être continué à l'aimer. Houellebecq ne donne pas de réponse claire. Peut-être que oui. Mais peut-être aussi que non. Car les tentations sont trop grandes. Bien sûr, c'est elle qui

s'éloigne, c'est elle qui s'en va ; elle pense le faire avant qu'il ne soit trop tard, et ce qui est trop tard, c'est la dégénérescence du corps. Isabelle grossira, puis maigrira. Accompanera sa mère au moment de mourir. Et mourra à son tour. Sans faire de bruit. De cette femme qui a fait sa carrière dans le monde de la mode, des corps et de la jeunesse, Houellebecq trace un beau et sobre portrait. Isabelle est une femme qui a encore des valeurs, mais qui a été vaincue par la toute puissance de la performance. Elle n'a pas eu la force de la sagesse, elle n'a pas de religion, elle n'a pas d'enfant. Elle n'a que Daniel dont elle sent le regard désolé sur un corps dégradé. La vie, comme un pourrissement inexorable. Comme un inexorable abandon. Plus on vieillit, plus on est rejeté. Houellebecq envisage d'ailleurs ce futur proche qu'est le monde de la *Possibilité* comme l'amplification de la canicule de 2003 et ses conséquences visibles : des vieux abandonnés, car les vieux n'intéressent pas la société moderne. Dans ce roman, il évoque les articles de *Libération* parus après la canicule de 2003 sur les décès anormalement nombreux des personnages âgées. « Des scènes indignes d'un pays moderne, écrivait le journaliste sans se rendre compte qu'elles étaient la preuve, justement, que la France était en train de devenir un pays moderne, que seul un pays authentiquement moderne était capable de traiter les vieillards comme de purs déchets... » (p 92)

Daniel sait que sa relation avec Isabelle va se terminer, du fait de la fin de leur vie sexuelle. « Quand l'amour physique disparaît, tout disparaît (...) Et sur l'amour physique je ne me faisais guère d'illusions. Jeunesse, beauté, force : les critères de l'amour physique sont exactement les mêmes que ceux du nazisme. En résumé, j'étais dans un beau merdier. » (*Possibilité*, p 74)

c / Des mots crus

L'emploi du mot nazisme n'est pas anodin. Le nazisme célébrait le corps sain, sportif et jeune. L'idéologie du national-socialisme reposait sur la négation de l'idéal chrétien de protection du plus faible, d'amour du prochain dans sa diversité, d'égalité des hommes. Loi du plus fort, loi du marché, matérialisme, Houellebecq appuie ce parallélisme comme pour mieux enfoncer le clou : nous avons changé de civilisation. Notre tradition judéo chrétienne, avec son avatar, le communisme, est moribonde.

« Lieu privilégié de liberté sexuelle et d'expression du désir, le Lieu du Changement, devait tout naturellement plus que tout autre, devenir un lieu de dépression et d'amertume. » (*Particules*, p 107) Le libéralisme a transformé la libération sexuelle en compétition impitoyable. Entre la nostalgie stalinienne d'une société sans chômage et la nostalgie judéo chrétienne d'une société où tout le monde se mariait et restait dans cet état de stabilité sociale, Houellebecq fait le constat navrant d'une époque sans équilibre possible. La crudité froide du langage houellebecquien plonge le lecteur dans un univers où le corps se dégrade, où la chair est source de désir ou de dégoût, omniprésente dans une humanité qui a plongé dans le charnel pour son malheur. Dans la *Possibilité*, une femme c'est deux seins et une touffe. Houellebecq utilise des mots très froids pour parler du sexe féminin dans chacun des romans : « chatte, lèvres, vulve ». On est dans le chirurgical, ou le porno. Annabelle est « vidée comme un poulet » après son opération. Les scènes de sexe sont la plupart du temps ennuyeuses, quasi mécaniques, sauf quand le héros est heureux d'être amoureux. La femme est autant victime que l'homme de cette société de concurrence et d'individualisme. Mais dans la « *Possibilité* », tout semble s'accélérer : déchristianisation des sociétés occidentales, augmentation du cynisme, de l'égoïsme, pas de projets familiaux stables, peur de plus en plus panique du vieillissement. « Tu sais comment on appelle le gras qu'y a autour du vagin ? Non. La femme. » (p 22) Daniel, le clown cynique, peut aller de plus en plus loin dans la « plaisanterie » grasse : les limites sont franchies depuis longtemps. Le corps est ce réceptacle désacralisé, la femme cette chair descendue de son piédestal : il n'y rien à respecter, tout se vaut, et ce tout ne vaut rien.

TROISIÈME PARTIE

La perte de la mère ou la maternité comme absence

« En réalité, les hommes ne se sont jamais intéressés à leurs enfants. » (*Les Particules*, p 168) Et les femmes ?

« Les femmes, parfois, étaient tellement gentilles ; elles répondaient à l'agressivité par la compréhension, au cynisme par la douceur. Quel homme se serait comporté ainsi ? » (*Particules*, p 134) Houellebecq semble fasciné par la capacité féminine à écouter et à

compatir. La femme est certes l'objet du désir, et donc l'objet du malheur, mais elle est en même temps cette présence-là, maternelle est-on tenté de dire. La mère, cette absente. Cette terrible absente. Jusqu'à la génération de la génitrice de Bruno et Michel, les femmes sont des mères avant tout, dévouées et enfermées dans ce dévouement à la fois valorisé par la bourgeoisie et l'église. La grand-mère des *Particules*, celle qui élève Bruno, comme celle qui élève Michel, est ce type de femmes qui ne demandent qu'à rendre heureux les enfants et faire leur devoir. Cela devient moins simple pour les générations suivantes : désir et maternité deviennent problématiques, fonder une famille n'est plus aussi naturel, le modèle de la mère d'antan s'effrite. Les relations homme / femme dans les romans de Houellebecq sont sans issue. Comme si le bonheur était impossible. Les femmes aimées meurent, les générations ne s'aiment plus. Et si cette vision d'un bonheur impossible, venait de la peur première de l'abandon ? De la Janine Ceccaldi des *Particules* à la vraie mère de Houellebecq, il n'y a qu'un pas. Michel et Bruno, dans les *Particules*, sont les deux victimes de l'égoïsme maternel. Michel Houellebecq est leur frère.

A) Amour et amour maternel

Il n'y a qu'une mère un peu heureuse dans l'œuvre de Houellebecq : Anne, la femme de Bruno, dans les *Particules*. Elle apparaît comme une femme « normale », c'est-à-dire normalement heureuse d'être enceinte, normalement heureuse d'accoucher, de s'occuper de son bébé. Certes, mais à quel prix ? Au prix du dégoût de son mari pour son corps déformé. Dans les romans de Houellebecq, on ne fonde pas de famille. De toutes façons, les femmes d'aujourd'hui ne seront plus jamais les mères d'hier. Soit la maternité est impossible, soit elle est malheureuse.

a / La mort du désir

Simplement, j'avais envie de toutes les femmes, sauf de la mienne (...) J'étais avec Anne, elle regardait les vêtements de bébé ; sa grossesse se passait bien, elle était incroyablement heureuse. Elle dormait

beaucoup, mangeait tout ce qu'elle voulait ; on ne faisait plus l'amour, mais je crois qu'elle ne s'en rendait même pas compte. (p 174)

Bruno vit ainsi la grossesse de sa femme. Quelques pages plus loin, il raconte à son frère qu'il avait acheté une guêpière lamée d'argent pour sa femme. « En rentrant dans la chambre, je me suis tout de suite rendu compte que c'était foutu. Ses fesses pendaient, comprimées par les jarretelles ; ses seins n'avaient pas résisté à l'allaitement. » Une vision des conséquences de la maternité qui rend plutôt songeur : Bruno a été un enfant sans mère, il aurait dû se réjouir que sa propre femme fût une mère exemplaire. Il ne peut que constater l'étendue des dégâts : la maternité va l'éloigner encore davantage de sa femme. A l'épanouissement de l'une, s'oppose le dégoût de l'autre. L'image de la femme chez Bruno est d'ordre sexuel, de l'ordre du désir de corps jeunes et fermes. Il est trop torturé par ses désirs pour pouvoir passer à une autre dimension de l'amour, celle de la maturité qui consiste à accompagner les changements du temps, et l'enrichissement qu'ils apportent autant que par les liens qu'ils créent. Bruno ne sait pas encore aimer. Anne ne le connaît pas, et Christiane le devinera. Il y a comme un goût amer de rendez-vous manqué dans cette histoire du couple Bruno / Anne. Et la maternité n'a fait que creuser le fossé entre ces deux êtres.

Anne mise à part, il n'y a pas de mère heureuse parmi les héroïnes houellebecquiennes : Annabelle, Isabelle, Valérie, Esther sont des femmes sans enfants, le fils de Christiane étant pour celle-ci source de peur et d'angoisse. Pourquoi ne pas envisager la maternité comme possibilité de bonheur ? A part Annabelle et sa mère, Valérie et la sienne, il n'y a pas de rapports harmonieux et normaux mère / enfant. L'enfant n'apporte pas le bonheur au couple. Bruno voit lui avec son fils arriver le temps de la concurrence : au moment de l'adolescence de son fils, il sait qu'il désirera les jeunes copines de son fils. « Je n'avais pas l'intention d'avoir d'autres enfants », conclut Bruno après le fiasco du cadeau de la guêpière. Comme si sexualité et enfant ne pouvaient aller de pair. Comme si sa femme n'était plus qu'une mère. Le mal était fait. « J'aime cet enfant plus que tout, pourtant je n'ai jamais réussi à accepter son existence. » (*Particules*, p 187) soupire Bruno. Anne n'aura jamais ce type de discours : elle a accepté son enfant, elle l'accompagnera toujours. Elle pourra se passer des hommes, mais elle n'aurait pas pu passer à côté de la maternité. Anne est un portrait de mère, plus qu'un portrait de femme. Et Bruno, l'enfant sans mère, ne s'est pas contenté d'une femme maternelle. Son désir de la femme est perturbé par son rejet de la mère. Ou son obstination inconsciente à combler cette absence maternelle par une excitation insatiable et incontrôlable.

b / Qui songe à fonder une famille ?

Esther songe-t-elle à fonder une famille ? Quand Daniel la rencontre, elle est trop jeune encore sans doute pour se projeter dans la maternité. Mais est-elle encore capable d'avoir un projet familial ? Peut-être est-elle capable d'élever un enfant toute seule. Pour elle. Mais fonder une famille, c'est envisager du partage, des concessions, des renoncements. Et des transmissions de valeurs. Dans le monde de la *Possibilité*, on ne transmet plus rien : on n'a bien trop à faire pour soi-même. On a bien trop à faire pour lutter contre le temps. Est-ce que les *kids* ont vraiment envie de faire d'autres *kids* ?

Daniel lui-même, n'a aucun lien affectif avec son fils. Il lui est autant étranger que n'importe lequel des passants qu'il croise. Et sa mort lui est totalement, terriblement, indifférente. Isabelle ne voudra pas d'enfant. Isabelle et Daniel sont un couple sans enfant. L'enfant du couple, c'est le chien. C'est un couple sans projet, sans transmission. Sans attente. Ce couple avec chien fréquente quelques voisins et la seule parente croisée est la mère d'Isabelle. Le rapport d'Isabelle et de sa mère est un rapport traditionnel d'affection et de soutien. Isabelle attendra d'ailleurs que celle-ci disparaisse pour partir à son tour, avec sans doute le sentiment du devoir accompli. Isabelle avait encore quelques valeurs, quelque conscience. Elle aimait sa mère. Le fils de Christiane aime-t-il sa mère ?

Avec mon fils, ça s'est à peu près bien passé jusqu'à ce qu'il ait treize ans. Son père lui a peut-être manqué, mais je ne sais pas. Est-ce que les enfants ont réellement besoin d'un père ? (...) Il y a deux ans, il s'est mis à sortir, à avoir de mauvaises fréquentations.(...) Mon fils rentre tard, parfois il ne rentre pas du tout. Je n'ose rien lui dire : j'ai peur qu'il me frappe. »
(*Particules*, p 148)

Christiane évoque ainsi sa relation avec son fils. Houellebecq fait-il le portrait d'une mère ratée ? Evoque-t-il une éducation ratée ? Une société qui a raté l'éducation de ses enfants ?

« Il va falloir que j'envoie du fric à mon fils, dit-elle. Il me méprise, mais je vais encore être obligée de le supporter quelques années. (...) S'il se tuait en moto j'aurais de la peine, mais je crois que je me sentirais plus libre. » (*Particules*, p 214) Christiane aime-t-elle son fils ? Elle

est une femme « normale » : c'est une « normale » professeur de sciences naturelles, une « normale » gentille amante, attentive et douce, elle fut sans doute une « normale » maman qui a aimé son bébé, son petit garçon. Elle est juste passé à côté d'une chose : une vie familiale « normale », un père, une mère, une autorité des deux, partagée pour son enfant. Et elle a vécu dans un monde qui se barbarise, d'après Houellebecq : violence des jeunes, solitude des anciens, communautarisme, retour au « naturel », donc à la loi de la jungle. Rançon du libéralisme. Elle est capable de dire qu'elle serait plus libre si son fils mourrait. Paroles terribles, dites presque tranquillement, dans un contexte d'échanges quasiment confessionnels avec Bruno, dont le constat sur sa propre vie n'est pas moins amer.

c / Les mères d'antan

Les mères de Valérie et Annabelle paraissent aussi équilibrées, elles ont bien élevé leur fille. Leurs familles ont été heureuses, mais les filles n'ont pas reproduit ce schéma, elles n'ont pas fondé de famille, si l'une en a été empêchée - l'attentat dont est victime Valérie - l'autre est restée seule. Des avortements, la solitude, puis la maladie, après encore un avortement. Une maternité avortée. Une famille avortée. L'enfant conçu avec Michel n'aura pas de visage. Michel n'aura pas de descendant, mais son héritage scientifique, le clonage, sera l'éternité pour tous et la fin du cycle infernal de la séparation et de la mort. « Ayant rompu le lien filial qui nous rattachait à l'humanité, nous vivons. » (*Particules*, p 315)

Houellebecq ne semble pas pouvoir envisager à la fois l'amour d'une jeune femme et la maternité. Les héros masculins de Houellebecq sont solitaires, blessés par une enfance malheureuse, un sentiment de vide, que l'amour ne peut combler, car la mort, de toutes façons, replacera ce vide au centre de tout. Il n'y a pas d'issue à ce sentiment d'abandon. Une femme mère ne peut être qu'une femme en échec : échec par l'avortement, échec par ses rapports douloureux avec l'enfant élevé sans repères, échec par l'incompatibilité entre maternité et sexualité. Ou bien on est femme, ou bien on est mère. Dans aucun des quatre romans, on est à la fois mère et femme. Les véritables mères, au fond, sont les grand-mères des *Particules*. Ce sont ces deux femmes, la grand-mère de Bruno et celle de Michel, qu'on imagine dans leurs cuisines, affairées pour contenter leur petit fils. Portraits de femmes vieilles qui donnent à la maternité un visage ridé, des cheveux gris. Les mères, les vraies, ce sont celles d'avant, les mères normales de Valérie et Annabelle, et ces grand-mères des *Particules*, roman « dédié à l'homme. » (dernière phrase du roman) Elles représentent une

humanité dévouée, simple, et pleine d'amour. Une humanité qui, une génération plus tard, bascule dans un renversement des valeurs. Et, au bout du compte, amorce le vingt et unième siècle en pleine décomposition. Les grand-mères sont les deux figures houellebecquiennes de l'ancien monde humain, leurs visages fanés nous rappellent une époque fanée elle aussi.

B) La peur de l'abandon ou l'impossibilité du bonheur

Houellebecq décrit la mère de Bruno et Michel dans les *Particules* avec ironie, lassitude, cruauté aussi. Elle est l'image qu'il se fait de sa propre mère. Or, comment la voyons-nous, cette mère ? Elle est un amour impossible, une histoire qui ne s'est pas écrite. Le silence de ces hommes qui n'ont pas été bercés par leur mère est accusateur : de cet amour impossible découle l'impossibilité du bonheur amoureux. Valérie, Annabelle, Isabelle, Christiane, ces rencontres un temps lumineuses sont vouées à l'échec : la mort rode, ou la vieillesse, la maladie. De toutes façons, ça finira, cette histoire, cette vie : la promesse du bonheur est un leurre. Les partenaires amoureuses sont mortelles. Il n'existe pas de possibilité de retrouver la fusion première, celle avec la mère. Pas de possibilité d'amour réussi, puisque la mère a abandonné. Solitude et tragédie sont les deux constances des romans de Houellebecq.

a / L'amour, un mystère frappé de mort

Houellebecq illustre la pensée de Schopenhauer. Du fond de cet univers glaçant qui dévore le monde et n'en en fait qu'un immense cri de souffrance, l'homme lucide ne se raconte pas d'histoire. Entre la douleur et l'ennui, les rares échappatoires se trouvent du côté de l'art ou de l'amour. Mais la tragédie de la condition humaine rattrape toujours les petits héros houellebecquiens : dans *Plateforme*, Michel, après la mort de Valérie, erre dans un hôpital psychiatrique. Un psychiatre l'entretient. « Je me souviens qu'il me parlait de se

« délivrer de l'attachement, on aurait plutôt dit un baratin bouddhiste. Délivrer de quoi ? Je n'étais qu'un attachement. » (p 353) Le héros de *Plateforme* s'est définitivement installé en Thaïlande, seul. L'amour est le sel de la vie, semble nous dire Houellebecq. Mais cet amour là est frappé de mort. La tragédie toujours.

On peut habiter le monde sans le comprendre, il suffit de pouvoir en obtenir de la nourriture, et les caresses et de l'amour. (...) J'en suis maintenant convaincu : pour moi, Valérie n'aura été qu'une exception radieuse (...). Elles (ces femmes) sont capables de dédier leur vie au bonheur de quelqu'un, d'en faire très directement leur but. (*Plateforme*, p 368)

Cet amour là ne rappelle-t-il pas l'amour maternel ?

Ce phénomène est un mystère. En lui résident le bonheur, la simplicité et la joie ; mais je ne sais toujours pas comment, ni pourquoi, il peut se produire. Et si je n'ai pas compris l'amour, à quoi me sert d'avoir compris le reste ? (...) je n'ai aucun message d'espérance à délivrer. (...) On m'oubliera. On m'oubliera vite. (*Plateforme*, p 369 et 370).

Le mystère de l'amour et l'absurdité de la vie sans réponse à ces questions : qu'est-ce que l'amour ? Pourquoi la mort ?

Bruno, au moment de la crémation de Christiane, alors qu'il voit pour la dernière fois le corps de la jeune femme, songe que « pas plus que ses parents il n'avait été capable d'amour. » (*Particules*, p 249) Comme s'il était marqué du sceau de cette malédiction : de l'amour absent de la mère découle l'absence d'amour du fils.

b / La vie comme un malheur

Si notre époque est ainsi, avec la multiplication des divorces, des concubinages, des naissances hors mariage, comme si rien de solide n'était à envisager, Houellebecq a dans doute accentué cette décrépitude par son propre sentiment d'avoir été irrémédiablement abandonné par une femme qui a laissé à d'autres le soin de l'élever. Cette perte de la mère se retrouve dans le portrait de Janine Ceccaldi. La mère des *Particules* est une femme aussi ridicule que brillante, aussi pitoyable que toute puissante. Elle symbolise tout ce que raille Houellebecq : les écolos, mai 68, le New Age, les hippies. Bruno a payé trop cher le désamour de cette femme dont il pense qu'elle a gâché sa vie, sa sexualité. Houellebecq donne le sentiment que c'est bien à cause d'elle, de son abandon, comme celui de Michel, qu'ils sont

tous les deux, dans cette situation désespérée. Bruno et Michel sont les deux bouts d'une même personne : un petit garçon laissé par la mère, sans image valorisante du père. Dans la *Possibilité*, Daniel 25 affirme que « le seul fait d'exister est déjà un malheur. » (p 481) On pense à Chateaubriand : « Ma mère m'infligea la vie. » (*Les mémoires d'outre tombe*) Dans *Plateforme*, Michel, au début du roman, perd son père et c'est avec quasiment la même indifférence qu'il l'enterre. Les mots sont même cyniques : « Il a profité de la vie, le vieux salaud. » Il n'y a ni amour, ni tendresse dans les rapports parents / enfants des héros houellebecquiens. Et ce constat qui fait le début du roman : « Mon père est mort il y a un an. Je ne crois pas à cette théorie selon laquelle on devient réellement adulte à la mort de ses parents ; on ne devient jamais réellement adulte. » (*Plateforme*, p 11) La vie est cette espace sans but, dénué de sens, dans lequel l'humanité houellebecquienne se grille les ailes, papillon voletant trop près de la lumière. Car s'il y a le phare de l'amour pour l'éclairer, il y a toujours le couvercle de la mort pour la recouvrir à jamais. Et sans l'amour du premier jour, celui du premier regard humain, sans la première caresse, il n'y a plus que la froideur du monde.

c / Des relations manquées

Les conséquences dans les romans de Houellebecq se font sentir non seulement dans les relations hommes / femmes dans ses romans, mais aussi dans les relations parents enfants : le fils de Bruno, le fils de Christiane, le fils de Daniel sont autant de relations manquées. Les liens sont coupés. Il n'y a rien à transmettre. Il n'y a rien à espérer dans la filiation. Les compagnes des héros de Houellebecq meurent, d'une façon ou d'une autre. *No future*. Même si la fusion à un moment donné est possible, elle se termine tragiquement : maladie, suicide, attentat, il n'est pas possible au héros houellebecquien de refaire définitivement ce premier lien rompu pour ce qui concerne l'auteur dès sa petite enfance : le lien fusionnel avec la mère, le couple premier, l'amour premier, les caresses premières. Il y a ce vide, à jamais.

Michel enterre son père dans *Plateforme*, et sa mère dans *Les particules*. Mais il sait que même en tuant son père et sa mère, il ne grandira pas. Freud ne peut pas s'appliquer, semble-t-il nous dire, à ces familles décomposées, où tous les tabous ont sauté : plus d'intimité, plus de couple, la sexualité des parents hors du mariage, hors des limites. Reste la solitude de l'enfant, la souffrance du jeune homme, le désespoir de l'homme, la déchéance du vieillard.

Si l'affection et le dévouement de sa grand-mère ont fait du petit Michel un petit garçon sans histoire et plutôt heureux, l'adolescence a été vécue comme un retour de bâton. L'irruption de la sexualité semble alors avoir confronté le jeune homme à sa relation première avec sa mère. Comme si ses relations avec ses maîtresses et compagnes dépendait de cet abandon-là, sentiment alors exacerbé au moment de l'adolescence où la relation avec la femme prend toute son importance. La mère reste cependant la première femme, la première aimée, la première possédée, par la bouche, les mains, le regard, la mémoire du fœtus, elle est aussi le premier chagrin. Elle appartient à un autre, le père, ou bien elle n'appartient qu'à elle-même. A partir de cette perte irrémédiable fondatrice, Houellebecq a fait de la relation avec la femme une quête désespérée.

C) La mère dans les *Particules élémentaires*

« Je ne peux pas vous empêcher de le voir, c'est votre fils, dit-elle abruptement. Je pars faire des courses, je reviens dans deux heures; je veux que vous soyez partie à ce moment-là. » (*Particules*, p 61) La confrontation entre la grand-mère et la mère dans cette scène des *Particules* est simple mais terriblement édifiante : il y a d'un côté la sobre dignité de la vieille dame, et de l'autre l'étrangeté de la mère, dans le sens où elle est vraiment une autre, une étrangère. Elle est jugée. Sa place n'est désormais plus près de son fils. Le seul sentiment qui apparaîtra sur son visage, c'est au moment où elle croise Annabelle, et il s'agit de haine. Car avant d'être mère, elle est femme, une femme en compétition avec les femmes plus jeunes, plus belles. Voilà ce qu'entreverra son fils. Une mère dénaturée, telle est la vision de la grand-mère. Tout le roman est empreint de cette accusation contre la mère qui pèse sur les existences pitoyables de ses deux fils abandonnés par elle.

a / Une mère qui vit sa vie, des fils qui vivent sa mort

Janine est la femme qui va sortir du carcan dans lequel la société moderne lui permettra de ne plus rentrer. Non seulement elle divorce, mais elle n'élève plus son enfant. Ce n'est plus sa priorité. Elle va s'occuper de mille causes, hormis celle de ses fils. Cette femme est féministe si on fait entrer dans cette définition la notion d'indépendance, de refus d'être cantonnée dans le rôle d'une mère, et la libération sexuelle. Elle choisit d'être un individu sans entrave, ouverte à toute expérience, sexuelle ou mystique. Elle est une femme qui se cherche, ou plutôt qui cherche son propre épanouissement, l'enfant est secondaire. Il n'est plus la priorité. Est-il anecdotique de signaler que la véritable mère de Houellebecq est toujours en vie, mais que celui-ci a annoncé sa mort en 2005 ? (Elle a démenti par voie de presse avec vigueur et non sans humour.) Il est troublant qu'un tel portrait implacable d'une femme qui a le nom de sa véritable mère et qu'il fait mourir dans une longue agonie sous les yeux de ses deux fils soit comme la colonne vertébrale d'un livre dont le propos repose sur la souffrance existentielle et le manque d'amour. Dans le roman, Bruno souffre de déviance sexuelle, et Michel vit dans une solitude froide et intellectuelle. Ce sont deux hommes sans père - pratiquement- et sans amour maternel. La mère vit sa vie loin d'eux. Ils accompagneront l'agonie maternelle avec pour Bruno un désespoir cynique et fou, et Michel un calme observateur et consterné. Moment terrible du roman. Moment suffocant. (p 251 à p 263) Moment parfois drôle, aussi, avec cette ambiance hippie de la maison où agonise la mère, et cet homme qui passe et repasse, une sorte d'Indien que les deux frères regardent avec mépris. Ils dressent, dans leur dialogue, un portrait en creux d'une femme qui n'est plus qu'une vieille femme, qu'une malade couchée, maigre, silencieuse. On ne sait pas si elle entend ce que disent ses fils. Si elle ressent leur détresse, le gâchis de leurs relations avec elle. Elle est cette « créature brunâtre, tassée au fond de son lit, qui les suivit du regard alors qu'ils pénétraient dans la pièce. » (*Particules*, p 255) Michel voit sa mère pour la deuxième et dernière fois de sa vie. Il jette sur elle un regard froid, observateur, comme le scientifique qu'il est. Le vocabulaire est sans complaisance : « extrême maigreur », « pommettes saillantes », « bras distordus », « teint terreux », « nez « crochu. » (p 255) Sa fin de vie est « calamiteuse. » (p 255) Elle émet un « bruit de gorge éraillée. » (p 256) Bruno est plus dur que Michel, il n'a pas le regard froid de son frère. « Je pissurai sur tes cendres. » (p 256) Monstruosité des propos. Une haine à la hauteur de l'amour qui aurait pu être. Qui ne s'est pas fait. Parce qu'elle n'était pas là. Parce qu'elle n'a pas été la mère. Mais seulement la femme qui a mis au monde puis a laissé ce qu'elle a porté, comme un paquet trop encombrant. Michel Houellebecq envie les vraies familles, les familles heureuses et normales, comme celles de Valérie ou Annabelle. Alors, le contraste avec la famille de Michel et Bruno est

d'autant plus saisissant. C'est avec la mère que l'écrivain se montre le plus dur, le plus cruel. (p 255) « Avant de le (son mari) rencontrer, elle n'était au fond qu'une bourgeoise libertine et friquée, après la rencontre elle allait devenir quelque chose d'autre, de nettement plus catastrophique. » (p 256) « Tu n'es qu'une vieille pute...(...) Tu mérites de crever. » (p 256) lui lance Bruno. « Elle a voulu rester jeune, c'est tout... » remarque Michel. (p 257) Les deux frères sont un mélange de haine et de pitié, leur dialogue est un tir croisé de ces deux sentiments. Ils savent que le fond de leur problème existentiel est là, sous leurs yeux, en train de mourir. Et qu'il est définitivement trop tard.

Les paroles de Hippie-le-gris, le marginal qui occupe la maison de la mère, sont d'autant plus surréalistes que l'accompagnement de l'agonie de la mère par les deux frères, et particulièrement Bruno, est un bilan piteux d'une vie sans amour. « C'était une femme lumineuse... souligna-t-il (Hippie l'indien), sa carotte à la main. Nous pensons qu'elle est prête à mourir car elle a atteint un niveau de réalisation spirituelle suffisamment avancé. » (p 257) La virtuosité de Houellebecq passe par ce type de juxtapositions : cette femme qui agonise, ses fils qui lui sont étrangers, et ce sage de pacotille qui résume tout le ridicule d'une existence de femme à la recherche pathétique d'elle-même. Au service de son narcissisme. Haine. Terrible. Sans pitié. Le lecteur est en état de choc. Parvient-il à imaginer l'écrivain penché sur sa feuille et écrivant ces mots? Quel chagrin muet d'enfant lui dicte cette scène ? Quelle solitude douloureuse lui commande cette cruauté ? Il lie sa colère contre sa propre mère à tout ce qui a fait d'elle cette absente définitive et irremplaçable : une société qui a brisé tous les tabous, permis tous les égoïsmes.

b / Une mère qui goûte des expériences

La sexualité, dans *Les particules*, est sur le fil du rasoir lorsqu'il s'agit de la relation entre Bruno, jeune garçon, et sa mère. Ce fils perturbé dans sa relation avec les filles, se retrouve, un été, alors qu'il avait dix huit ans, face à la nudité de sa mère.

Je suis entré dans leur chambre, ils dormaient tous les deux. J'ai hésité quelques secondes, puis j'ai tiré le drap. Ma mère a bougé, j'ai cru un instant que ses yeux allaient s'ouvrir ; ses cuisses se sont légèrement écartées. Je me suis agenouillé devant sa vulve. (p 70)

Transgression suprême. Houellebecq va jusqu'au bout de sa mise en charpie de l'image de la mère. L'acte ne se fera pas. Bruno sortira pour se masturber, avant de tuer un chat. Quelques lignes plus tard, il y a cet étrange dialogue entre Bruno et sa mère.

Pendant ton séjour avec nous, on a tous eu l'impression que tu avais des difficultés sur le plan sexuel. La manière occidentale de vivre la sexualité, ajouta-t-elle, était complètement déviée et perversie. Dans beaucoup de sociétés primitives l'initiation se faisait naturellement au début de l'adolescence des adultes de la tribu. (...) L'initiation se fait toujours en dehors du système familial direct. (p 71)

La mère, dont on sait, par les lignes précédentes, qu'elle a elle-même initié sexuellement le fils de treize ans de son amant le « gourou » Di Meola. Le trouble de la mère, après le trouble du fils. Une sexualité perverse, perversie. En dehors du couple traditionnel mari / femme. Avec, pour la mère, une évocation à des « traditions primitives » pour justifier l'initiation sexuelle des jeunes enfants. Un écart de plus à la culture judéo chrétienne.

Sur son site Internet personnel, Michel Houellebecq s'exprime sans détour sur ses parents. C'est évidemment ses propos sur sa mère qui retiennent particulièrement l'attention de ceux qui cherchent à comprendre son rapport avec les femmes, et l'image de la femme dans son œuvre. On y reviendra. Dans *Les particules* (p 59), Houellebecq décrit avec une froideur scientifique les conséquences « de la privation du contact avec la mère pendant l'enfance (qui) produit de très graves perturbations du comportement sexuel chez le rat mâle... »

Quand il évoque la première maternité de Janine Ceccaldi, il évoque l'idée d'une expérience.

Elle décidé de garder l'enfant ; la maternité, pensait-elle, était une de ces expériences que femme doit vivre ; la grossesse fut d'ailleurs une période plutôt agréable et Bruno naquit en mars 1956. Les soins fastidieux que réclame l'élevage d'un enfant parurent vite au couple peu compatibles avec leur idéal de liberté personnelle, et c'est d'un commun accord que Bruno fut expédié en 1958 chez ses grands-parents maternels à Alger. (*Les Particules élémentaires*, p 28)

Il n'y a pas beaucoup d'amour dans cet acte fondamental qui est la mise au monde d'un enfant. Vivre ceci comme un expérience pour le « moi » fait peut-être partie des secrètes pensées de toute femme qui commence l'aventure de la grossesse, mais pour une mère véritable, ce sentiment cède vite la place à l'attente d'un être à qui on a envie de tout donner. C'est cela, me semble-t-il, que veut nous dire Houellebecq. Et la rapide expédition du fils chez les grands-parents illustre le narcissisme maternel. L'expérience de la grossesse et de la

mise au monde est passée. L'élevage - mot qui rappelle plus le monde animal que celui des humains - de l'enfant lui-même réclame trop de soins pour une femme qui ne songe qu'à s'occuper que d'elle-même. Constat terrible de la propre histoire de Houellebecq ? Une mise au monde sacrifiée aux préoccupations égocentristes d'une femme pourtant elle-même dévouée aux autres par ses engagements humanitaires et politiques. Mais Janine Ceccaldi, celle du roman, va plutôt concentrer ses expérimentations dans la recherche spirituello-sexuelle.

c / Le besoin d'amour

Lorsque j'étais bébé, ma mère ne m'a pas suffisamment bercé, caressé, cajolé ; elle n'a simplement pas été suffisamment tendre ; c'est tout, et ça explique le reste, et l'intégralité de ma personnalité à peu près, ses zones les plus douloureuses en tout cas.. Aujourd'hui encore, lorsqu'une femme refuse de me toucher, de me caresser, j'en éprouve une souffrance atroce, intolérable ; c'est un déchirement, un effondrement, c'est si effrayant que j'ai toujours préféré, plutôt que de prendre le risque, renoncer à toute tentative de séduction. La douleur à ces moments est si violente que je ne peux même pas correctement la décrire ; elle dépasse toutes les douleurs morales, et la quasi-totalité des douleurs physiques que j'ai pu connaître par ailleurs ; j'ai l'impression à ces moments de mourir, d'être anéanti, vraiment. Le phénomène est simple, rien ne me paraît plus simple à expliquer ni à interpréter ; je crois aussi que c'est un mal inguérissable. J'ai essayé. La psychanalyse s'est depuis toujours déclarée impuissante à lutter contre des pathologies aussi bien ancrées ; mais j'ai un temps placé quelque espoir dans le rebirth, le cri primal... Ça n'a rien donné. Je le sais maintenant : jusqu'à ma mort je resterai un tout petit enfant abandonné, hurlant de peur et de froid, affamé de caresses.¹

Si on s'attarde sur la lithographie de Picasso qui illustre la couverture du présent mémoire, on est envahi par la douceur et le sentiment de fusion qui se dégage de cette maternité. Il y a de la chair, des rondeurs, une attention, une voracité, un échange. Les bras de la mère sont une coquille qui se referme tendrement sur le bébé rassasié de lait et d'amour. Houellebecq est l'enfant non caressé. Le bébé vorace jamais rassasié. Les mots de l'écrivain sur son désarroi devant le refus de caresses des femmes qui le renvoie à celui, premier, de la mère, sont forts, suffocants. Lorsqu'on lit les *Particules*, on a le même sentiment de suffocation à l'évocation de la mère de Bruno et Michel. Jane est pitoyable et brillante à la fois. Elle a subi toutes les influences de la société d'après-guerre. Elle a voulu faire de sa vie un terrain expérimental, où elle a oublié ce qui peut sembler essentiel, tant Bruno et Michel apparaissent comme des enfants perdus et désespérés : l'amour maternel. On peut imaginer la lecture horrifiée de la vraie mère : même nom, même esprit brillant, supérieur, mais même abandon de ses enfants.

¹ Michel Houellebecq, *Mourir*, <http://www.homepage.mac.com/michelhouellebecq/ecrits/mourir.htm>, février 2005

Si dans le livre de Denis Demonpion¹, elle se cherche des excuses, elle évoque son engagement, mais aussi son amour et son admiration pour son fils qui lui ressemblait tant sur le plan intellectuel, le malaise persiste : elle n'a pas élevé ses enfants, et Michel Houellebecq a été un enfant séparé de sa mère. Houellebecq ne peut que jeter un regard meurtri sur *La maternité* de Picasso. Les conséquences ne peuvent être neutres. Il pense qu'elles sont irrémédiables. Il ne s'agit pas, bien sûr, de juger ou condamner une vie, une attitude. Il s'agit plutôt d'essayer de saisir ce qui a nourri le pessimisme définitif d'un homme assoiffé de tendresse et de caresses, et de plus en plus seul. Comme si l'abandon de la mère, ou du moins ce qui a été perçu comme tel, ne pouvait déboucher que sur cette blessure, ce trou béant, cette misère affective. La femme toute puissante pour le don de l'amour, est toute puissante aussi pour son manque définitif. Telle est la mère, selon Houellebecq. On peut être choqué par la froide description houellebecquienne du corps féminin, même aimé : mots crus, description sans complaisance. Regard presque chirurgical sur le corps féminin. Pas de politesse. Houellebecq peut être lu par les femmes comme un écrivain goujat. Mais le plus grand moment de bonheur sont dans le corps de la femme, dans le plaisir qu'elle donne. Dans le don. Qui s'oppose à l'abandon de la mère. Se réfugier dans la femme, recevoir d'elle caresses, toucher, pour le plaisir de faire plaisir. Le rêve des féministes intégristes était un rêve non d'altérité, mais de fusion : ce qui compte, c'est mon plaisir, que l'autre ne peut pas comprendre. Janine, devenue Jane, a passé la plus grande partie de sa vie à chercher le plaisir, son plaisir. Mais Houellebecq nous montre d'autres femmes dont la capacité de partage est aussi basé sur le plaisir : Annabelle, Valérie, Christiane donnent. Sans jalousie, sans vouloir tout garder pour elles. Partage et respect, avec le couple au centre de cet équilibre. Ces femmes, pourtant modernes elles aussi, sont à l'opposé de cette mère. Houellebecq a sans doute été touché par le roman de Patrick Modiano *Un pedigree*. On ne peut que constater la proximité des deux écrivains sur le manque maternel :

C'était (la mère de Modiano) une jolie fille au cœur sec. Son fiancé lui avait offert un chow-chow mais elle ne s'occupait pas de lui et le confiait à différentes personnes, comme elle le fera plus tard avec moi. Le chow-chow s'était suicidé en se jetant par la fenêtre. Ce chien figure sur deux ou trois photos et je dois avouer qu'il me touche infiniment et que je me sens très proche de lui.²

¹ Denis Demonpion, *Houellebecq no autorisé, enquête sur un phénomène*, Paris, Maren Sell Eddieurs, 2005

² Patrick Modiano, *Un pedigree*, Galimard, Paris 2005, p 9

CONCLUSION

« L' univers était lent et froid. Il y avait cependant une chose chaude, que les femmes avaient entre les jambes ;
mais cette chose, il n'y avait pas accès. »

(*Particules*, p 61).

Le monde dans lequel les personnages de Houellebecq prennent chair est aussi dur pour les hommes que pour les femmes. Mais c'est auprès des femmes, malgré tout, que le bonheur brille encore un peu. Les femmes sont plus que les hommes soumises à la torture du vieillissement, de la disparition de leurs attraits physiques. Dans un monde impitoyable et jeuniste, être moins séduisante est un signe de disparition progressive. Houellebecq constate, regrette, mais appuie là où ça fait mal. Comment une femme lit-elle un roman de Houellebecq ? Se sent-elle réduite à « cette chose chaude », ou bien, au contraire, flattée par l'importance qu'elle a, en tant que femme, pour le bonheur de l'homme ? Est-elle choquée par le langage, par la description sans concession des corps, et leur lente décrépitude, ou magnifiée par l'exaltation houellebecquienne, tantôt naïve, tantôt lyrique, de leur splendeur, de leur chaleur, de leur tendresse ? Une lecture attentive et objective ne peut amener à ce rejet que certaines femmes se vantent d'avoir vis-à-vis de Houellebecq en tant qu'écrivain qui résume la femme à des seins et une touffe. Isabelle, Esther, et les autres ne sont pas des caricatures. Une lecture énervée de l'œuvre de Houellebecq, appuyée sur ses propos provocateurs, peut conduire à la dénonciation de son approche cynique et méprisante des femmes. En fait, Houellebecq ne veut pas qu'on se raconte d'histoire. Avec la précision d'un chirurgien, il tranche dans le vif. Il est dans la chair, dans le cru. Mais il est aussi dans la lumière de la tendresse, de l'amour, dans la chaleur, l'émerveillement devant le corps féminin. Occulter tout cet aspect de la femme chez Houellebecq, c'est occulter les racines de sa souffrance : c'est parce qu'il aime, qu'il a aimé, qu'il souffre. L'amour, dont il dit qu'« il sanctifie » (*Plateforme*, p 190), il sait qu'il existe, qu'il vient des femmes, de cette rencontre-là, et c'est toute la tragédie humaine qu'il ne soit pas voué à l'éternité, puisque dans l'univers houellebecquien, on a renoncé à avoir la foi. Il n'y a qu'une humanité, mortelle, souffrante, sans espoir. Même le clonage est un échec à remplacer cette humanité : rien de plus

ennuyeux, de plus glaçant, que ces néo humains de *La possibilité* condamnés éternellement à être la répétition d'eux-mêmes, sans peur et sans émotion. Une espèce de bouddhisme réalisé et qui ne donne pas vraiment l'envie d'être bouddhiste... L'humanité féminine a droit plus que la masculine à la compassion et à l'admiration de Houellebecq. Si le vide laissé par l'absence de la tendresse maternelle est irrémédiable, la trace laissée par lui chez un écrivain tel que Houellebecq est d'une profondeur à la mesure du poids de cet amour manqué. La vie est une tragédie, l'amour un gouffre insondable, la rencontre avec la femme vouée à l'échec. La société, libérale, libérée, laissant l'individu dans la solitude et la compétition permanente, vient ajouter à cette perte première le poids de sa glaciale inconsistance. La femme apparaît alors dans cet univers comme la seule possibilité de bonheur. Un bonheur fugitif, mais si doux. Si la femme n'est pas forcément l'avenir de l'homme chez Houellebecq, elle est cet espace tendre et chaud, ce ventre maternel originel, ces caresses, et ce mystère dans lequel l'homme se glisse et connaît l'amour.

BIBLIOGRAPHIE :

Abescat, Michel, « Il nous clouellebecq », *Télérama*, n°2906, septembre 2005, p 18

Albertini, Jean-Marie, *Comprendre les théories économiques*, Paris, Seuil, 1983

Armus, Seth, « The American Menace in the Houellebecq Affair », *Revue French politics and society*, vol. 17, n°2, New York, Institute of the French Studies of New York University, 1999

Arrabal, Fernando, *Houellebecq*, Paris, Cherche Midi, 2005

Barnes, Julian, « Hate and HEDONISM , the insolent art of Michel Houellebecq”, *The new Yorker* , New-York, N.Y, July, 7, 2003

Brune, François, *Le bonheur conforme*, Paris, Gallimard, 1985

Caldwel, Christopher, « The Elementary Particles », *Wall Street Journal*, New-York, N.Y, November, 15, 2000

Cormary, Pierre, « Houellebecq notre frère », *Le journal de la culture*, Paris, Laffont, septembre 2005

De Gaulejac, Vincent, *Femmes au singulier ou la parentalité solitaire*, Klincksieck, Paris, 1990

De Gaulejac, Vincent, *La lutte des places*, Desclée de Brouwer, Paris, 1994

Degryse, Lucas, « Violence et transformation génétique de l’humain », *Le philosophe*, n°13, Paris, éd Memini, 2001, p 18-22

Demonpion, Denis, *Houellebecq non autorisé, enquête sur un phénomène*, Paris, Maren Sell Éditeurs, 2005

Houellebecq, Michel, *A la poursuite du bonheur*, Paris, Flammarion, 1997

Houellebecq, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, Maurice Nadeau, 1994

Houellebecq, Michel, *H.P Lovecraft*, Paris, Le Rocher, 1991

Houellebecq, Michel, *Interventions*, Paris, Flammarion, 1998

Houellebecq, Michel, *Lanzarote*, Paris, Flammarion, 2000

Houellebecq, Michel, *La possibilité d'une île*, Paris, Fayard, 2005

Houellebecq, Michel, *Les particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998

Houellebecq, Michel, *Mourir*, Février 2005 (disponible sur le site
<<http://www.homepage.mac.com/michelhouellebecq/ecrits/mourir.htm>>)

Houellebecq, Michel, *Plateforme*, Paris, Flammarion, 2001

Houellebecq, Michel, *Renaissance*, Paris, Flammarion, 1999

Houellebecq, Michel, *Rester vivant*, Paris, Flammarion, 1997

Jourde Pierre, *La littérature sans estomac*, Paris, Esprit des Péninsules, 2002

Karkowski, Michael, *Michel Houellebecq, a novelist for our times* Contemporary review, 2003
<http://www.findarticles.com/p/articles/mi_m2242/is_1650_282/ai_105744927>

Lajugie, Joseph, *Les systèmes économiques*, Paris, Presses universitaires, Que sais-je n° 753, 1976

Lancelin, Aude, « Histoire d'une onde de choc : après lui, le déluge ? », *Le Nouvel Observateur*, n° 2129, Paris, impr. Sego-Cergy, 25 au 31 août 2005, p 20-21

Le Goff, Jean-Pierre, *Mai 68, l'héritage impossible* Paris, La découverte & Syros, 1998

Lévy, Michelle, *Michel Houellebecq, une biographie*, 1998 (disponible sur le site <<http://membres.lycos.fr/houellebecq/fr/bio.htm>>) (consulté en décembre 2005)

Lezard, Nicholas, « The Misery of Life », *The Guardian*, January, 30, 1999

Modiano, Patrick, *Un pedigree*, Gallimard, Paris, 2005

Noguez, Dominique, *Michel Houellebecq, en fait*, Paris, Fayard, 2003

Varrod, Pierre « De la lutte des classes au marché du sexe », *Le Débat*, n°95, Paris, Gallimard, 1998, p 28-35

Vilain, Philippe, « Influences de Michel Houellebecq », *Bulletin de l'AMH*, édité par l'Association des Amis de Michel Houellebecq, [s l], septembre 2003, p 23